

corbières

matin

16 août 1996

LE QUOTIDIEN DU BANQUET

Sommaire

Affiches :

Les tchatteurs
du sud
p. 4

Se jouer des mots :
Paul Fournel et
Hervé Le Tellier
p. 8

Plaisirs d'ici :

La lettre
p. 18

Un été, des étals :

Le haricot vert
p. 23

Garrigue :

Le platane
p. 26

Inédit :

Vie d'Élie
Mougnaud,
par Pierre Michon
p. 28

Un monde de tchatteurs

Les Fabulous Trobadors
et Claude Marti
en concert ce soir à Lagrasse



Les trois grâces

Auberge rurale
Chambres d'hôtes
Gîte d'étape

5, rue du quai
11220 Lagrasse
Tél : 68 43 18 17



FROMAGES DE BREBIS FERMERS DES CORBIÈRES

aillé frais, brousse, yaourt, tomme, galette
de brebis, tomme des Corbières.

Ouvert tous les jours de 9 h. à 20 h.
(dimanche et jours fériés).

Une occasion unique de découvrir et de goûter des fromages nés
des amours mystérieuses d'une brebis et d'un cep de vigne.

CHANTAL ET JEAN-GABRIEL DONNET

Villetritouls - 11220 Lagrasse - Tél : 68 24 04 95

LIBRAIRIE-PAPETERIE PRATX

Librairie générale
Fournitures Scolaires et Bureaux
Articles Cadeaux



62 cours Lapeyrouse - 11200 LÉZIGNAN-Corbières
Tél. 68 27 01 35 - Télécopie 68 27 53 57

Authentis

11220 Camplong d'Aude - Tél : 68 43 50 06

Authentis Vacances

Authentis Restaurant

L'accueil en gîtes pour
individuels, familles, et
groupes toute l'année en
pension complète, demi-
pension, gestion libre.

Multi-activités sportives et
culturelles, guides de pays,
salles de réunion...

Venez découvrir la cuisine
du terroir : fréginat de
cochon, daube corbiéro-
le, lapin au rancio, gratin
occitan, poulet Congoust
cassoulet et dégustez les
grands vins des Corbières

Ouvert tous les jours en saison



*Nos désirs s'entremêlent à la terre
ces liens de toujours
et la terre nous promet des secrets que
l'on se racontera
nous sommes nos propres devins.*

Renato Corona

Natacha et Alain Devillers-Quénéhen
vous invitent tous les jours à goûter leurs
vins dans leur cave

Château Prieuré Borde-Rouge

Rouges, blancs et rosés d'appellation
à 3 km de Lagrasse en direction de
St Pierre des Champs.

11220 Lagrasse
tél : 68 43 12 55 - fax : 68 43 12 51

Absoloutely fabulous

« Mais qu'est-ce que c'est que cette poésie capable de faire un pas de géant entre le treizième et le vingtième siècle, entre des poètes courtois et des jeunes de banlieue ? Tu comprends ça ? Un truc écrit par Peire Vidal, un troubadour occitan, et qui atterrit dans les quartiers nord de Marseille chez des rappeurs beurs ! » Lorsqu'il découvrit lors d'un concert, voici quelques années, les Massilia Sound System, Claude Marti ouvrit des yeux larges comme son dernier CD : des piches de la banlieue de Marseille mélangent avec bonheur la poésie du Moyen Âge et le bitume surchauffé de leurs banlieues, voilà qui était inespéré pour ce perpétuel tricoteur de musiques et de langues du Sud, passant sans cesse de la langue d'oc au castillan et au français, de la Croisade aux manifs viticoles. « La véritable surprise, c'est qu'instinctivement, tous ces jeunes rapeurs ont redécouvert sans le savoir ce qu'était la rythmique première de la poésie du Moyen Âge. La chanson de la croisade, elle était faite pour être dite, scandée, évidemment ! Et lorsqu'on regarde la métrique de ses vers, on est très près de ce qui se fait aujourd'hui dans le rap. » Depuis, Claude Marti multiplie

les échanges et les joutes avec cette nouvelle génération qui n'a peur de rien, et qui renouvelle, au goût du jour, la tradition poétique des troubadours.

« La forme musicale et textuelle que nous utilisons vient directement de l'occitan, souligne Claude Sicre, le "tchatcheur" des *Fabulous Trobadors*. L'occitan n'est pas ses racines, mais sa source. Une racine, c'est quelque chose qui t'attache, t'oblige à faire toujours pareil et empêche de se renouveler. Une source, ça coule, mais c'est jamais la même eau. » Au beau milieu d'Arnaud-Bernard, le dernier quartier populaire du centre de Toulouse, Claude Sicre et Ange B. organisent des moments à partager. Des conversations socratiques, des joutes philosophiques ou littéraires, des repas pris en commun sur la place. Un village au cœur de la cité, le contraire de l'agit' prop : « Pour organiser un bon bal musette, il faut avoir lu Platon »...

Ce soir, sur la grande scène de l'abbaye, ils seront tous réunis, pour une nuit de la *tchatche* pleine de joutes, de rimes et de bruits.

Portrait

21h 30

Un pouvoir de négation, un pouvoir de se retirer du reçu, du tout-prêt-à-penser, et d'en rire, c'est ce qui fait le lien du rythme et du politique chez Claude Sicre. Un jaillissement de parole, au sens où un individu s'expose et parle, et un jaillissement de rythmes musicaux, au sens où c'est du vivre qu'on entend, et la musique n'empêche pas d'entendre les paroles, au contraire elle les pousse, et c'est les deux ensemble qui s'excitent l'une l'autre, en poussant leur chanson.

Où vraiment j'entends ce que c'est qu'une chanson. Pas un poème. Pas de la sous-poésie. Mais quelque chose qui est spécifiquement à sa place dans le langage, comme une rencontre heureuse entre le langage et le corps (et, par là, d'un corps à tous les corps). Comme dans les meilleurs moments de la chanson, et qui peuvent toucher au poème, depuis les *Marches du palais*, ou *Giroflé girofla* ou *Au temps des cerises*, en passant par Ray Ventura et Charles Trenet, et cette fois par Claude Sicre. Oui je crois que j'ai enfin compris ce que c'est que la chanson, la vraie.

Pas de ci, pas de ça

Et pourquoi elle est tellement un passage du plaisir, du plaisir collectif autant qu'individuel.

C'est que la chanson, telle que l'écrit, paroles et musique, ce fabuleux troubadour, et qu'il la chante, avec son compagnon Ange B, est la première et la plus simple parabole de ceci que le langage tout entier est une rime, que le langage tout entier est une chanson, mais on ne l'entend pas, et la chanson est ce qui est fait pour la donner à entendre. Parce qu'avant d'être une mise en musique, c'est d'abord une mise en rime du langage, c'est-à-dire le commencement d'une justification par le rythme, d'une retrouvaille par le rythme. Et le récitatif de la chanson est la musique.

Et comme un récit n'est rien sans son récitatif, une chanson n'est pas des paroles accompagnées par la

par Henri Meschonnic

Portrait

21h 30

Claude Marti

musique, une chanson vient avec sa musique, elle en est inséparable. La rime y est le battement du langage, les signes que les mots se font les uns aux autres, le plus simple règlement du monde par les mots.

Quant à la poésie, elle est justement, et à l'opposé même, ce qui n'a pas besoin de la musique dans le langage. Comme dit quelque part Mallarmé, je croyais l'y avoir déjà mise. Elle est l'écoute des rimes cachées du langage là où la chanson a les rimes ostensibles, les rimes déjà trouvées. La disparition apparente des rimes en finale conventionnelle, dans toute une part de la poésie, n'est même de ce point de vue que la mise à nu de ce que cachait la rime classique, que le récitatif dans la poésie n'est pas la musique au sens sonore, ni au sens divin d'ailleurs, mais le récit lui-même du continu subjectif sériel, le sujet lui-même comme récitatif, à travers le sens des mots.

Ce qui ne retire rien à la chanson.

Celle des Fabulous Trobadors crie autant qu'elle chante. Elle a poussé dans la tradition de la chanson protestataire, révoltée, celle des canuts de Lyon, celle, bien avant, de Peire Cardenal. Elle a la force du refus au monde comme il est. D'où une sorte de rire dans la voix. Du peuple dans la voix. Une force de la nature. C'est cette force, ce rire qui font le sens du politique, dans leurs chansons. Une simplicité d'instinct du politique, comme dans les réponses de Jeanne d'Arc à ses juges. La justesse, dans la voix, est à la fois une justesse de la chanson et une justesse



politique.

C'est ce qui fait que Claude Sicre peut tirer toute une sarabande d'un motif aussi simple que « pas de..., sans... ». Mais ce n'est pas la virtuosité d'un jongleur, ou d'un prestidigitateur qui jouerait à l'illusion. Au contraire, il a le sens du réel à faire venir, comme on l'a quand on est un homme libre.

On ne la lui fait pas. Avec tous les clichés de la langue de bois, il allume un feu de joie. On y entend craquer quelques idées ligneuses, bien de chez nous, bien d'aujourd'hui, de celles qui rigidifient à la fois le politique et la poétique, les vieilles oppositions entre Paris et province, entre culture savante et culture populaire, entre identité et altérité.

Heureusement qu'il y a encore des troubadours. Pas

Portrait

21 h 30

seulement dans les anthologies de poésie ancienne. Pas seulement pour la complication formelle des schémas de rimes ou de strophes, ces bonbons pour lettrés amoureux de la poésie. Au sens où l'amour de la poésie est la mort de la poésie. Avec les Fabulous, les troubadours sont sur les places, qu'il pleuve ou qu'il fasse soleil.

Il y a dans *Pas de ci, pas de ça*, et dans les autres chansons de Claude Sicre, ce que Marcel Mauss a dit du rythme, que c'est une « faculté d'ensemble ». Il faudrait y ajouter une faculté de présent, communicative. Bien des musiques sont un acte social. Certaines même, aujourd'hui, ne sont peut-être que cela.

Mais dans la chanson de nos « fabuleux troubadours » il y a aussi la geste. Le sens de la geste. C'est un sens de l'épopée qu'il y a dans la voix. Un sens de l'historicité du dire chanté. Ce n'est pas un sens de l'histoire, ce sens martyrisé et floué d'une vectorisation progressive, progressiste, d'il y a déjà jadis. C'est un sens situé, et faisant craquer la limitation du situé (*iaveka, iavekapa*), un peu dans la lignée de Queneau (*inoufonchac*) mais aussi de certaines chansons de *Châtiments*.

Aussi leurs chansons font de vous des complices. On ne sait plus bien, tant il y a de monde dedans, si on en est le public ou si on fait partie des personnages qui s'y bousculent. La ligne de partage est indétectable, comme celle qui sépare le local et l'universel. Occitan oui, mais pas régionaliste. La verve a cette force-là, de franchir toutes les limites en étant située. Ce que Claude Sicre appelle le « circonstancier », et qui a largement passé la rampe de Toulouse sarrasine, mais n'oublie pas la place des Tiercerettes. C'est la « fabulouserie française »¹.

Claude Sicre sait que penser est historique, au sens où plus la pensée est rythme, plus elle est historique, et plus elle est une pensée. Ce qui volatilise les petites idées reçues, qui séparent entre Paris et la Province, entre l'Orient et l'Occident, comme elles séparent, et parce qu'elles séparent, l'affectivité et la pensée.

C'est ce qu'il y a de tonique, et qui vaut bien qu'on



le dise fabuleux, dans le rythme, quand le rythme n'est plus le une-deux une-deux, mais l'organisation de l'inconnu en nous, et qui nous fait courir toute notre vie après nous-mêmes. Car c'est quand la pensée est complètement rythmique, complètement subjective, subjuguée par l'affect, qu'elle devient vraiment une pensée et qu'alors nous sommes comme le rythme, nous sommes le rythme, c'est-à-dire éternels.

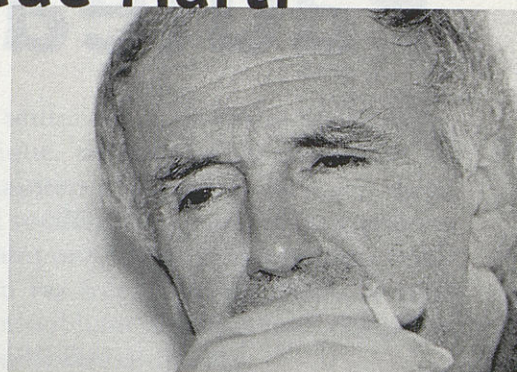
1. Jacme Gaudas, *Fabulous Stories, les Fabulous Trobadors* présentés par Jacme Gaudas, Aurillac, Institut d'Estudis Occitans, 1995.

Cour d'honneur de l'abbaye, 21 h 30, entrée : 80 F.

Portrait

21h 30

Claude Marti



Dans le numéro 18 de Corbières Matin, ils se sont trompés : on attendait une photo de Marti, ils nous ont mis Ferré. À la place des Fabulous Troubadors, c'est les Moody Blues qui vont venir chanter à Lagrasse.

Dans la nuit qui tombe sur le plateau du Larzac en 1973, la voix rauque, le timbre dru du chanteur occitan lance à la lune et aux dizaines de milliers d'épars rassemblés un cri : « Volem Viure al Pais. » Cet hymne accompagnera toutes les révoltes viticoles jusqu'en 1976, véritable « déclaration des droits de l'homme à choisir sa vie et l'endroit où il veut la vivre ».

20 ans après, Marti chante toujours. Parce que la musique est essentielle à sa vie, parce que les mots des chansons, petites chroniques en 3 minutes des vies ordinaires, accompagnent toujours ses longues marches. Il a tout connu des affres du chanteur militant et a accompagné tant de causes justes que sa mémoire s'est rétrécie. Il a tant parcouru de villes et de villages, de rassemblements en meetings, de salles en tréteaux, de places d'armes en abbayes. Il a vu sa maison d'édition « Ventadorn » disparaître malgré les efforts d'Yves Rouquette, de Marie Rouanet, de Bernabeu.

Il a toujours porté l'amour de sa langue, langue naturelle qui nous relie au sol mais qui permet aussi de te promener en Catalogne, en Aragon même. « Partout tu trouveras en t'exprimant dans ta langue le pain et le vin. » Il a vécu le grand reflux, les années sombres, entre troubles et silences des hommes des vignes. Il aurait pu se dessécher, perdre ses racines comme un cep qu'on arrache pour planter du tournesol arrosé aux primes européennes. Il aurait pu se répéter, se poser en prophète, solitaire et glacé des temps oubliés.

Il ne l'a jamais fait car il a toujours su regarder en lui. Et dans cette introspection, il a trouvé les venelles multiples de son inspiration, des Croisades en Espagne, des vignes en bitumes.

Marti d'Occitanie, de France et de Castille, chante aujourd'hui en trois langues, avec peut-être une petite préférence secrète pour l'espagnol, lui l'enfant

des « barraquets » qui se fit moquer par l'instituteur Rossignol pour avoir dénoncé l'ogre Napoléon, « un égorgeur, quand on le voyait arriver, on courait se cacher dans les bois de Campanué ». Sa grand-mère Antonia lui avait raconté l'histoire, c'était donc vrai. Choc des cultures dont il mis beaucoup de temps à se remettre.

Marti se régale aujourd'hui à écouter ces rappeurs de Marseille, ces pitchouns de Massilia Sound Système qui chantent la grande croisade et les multiples « pastis » de la ville. Marti a toujours en lui les rêves du Soixante-huitard et le désir de la République d'une parfaite dualité ; d'un coté les devoirs, de l'autre les droits.

Marti a pu aujourd'hui déplacer les frontières, celles des hommes comme celle des sons. À l'étroit confinement des marchands de musique, il oppose la transversalité des notes. Un jour il accompagnera Luis Llach dans la fière Catalogne, un jour il se mêlera à la salsa cubaine, au blues, aux cris des trottoirs des métropoles. Quelqu'un lui a dit un jour : « Tu es un chanteur engagé, à textes, occitan, tiens-toi au fond à gauche et ne bouge plus. »

Aujourd'hui il s'encanaille aux rythmes des jeunes gens en colère. Il en swingue de plaisir, à Lagrasse avec les troubadours fabuleux.

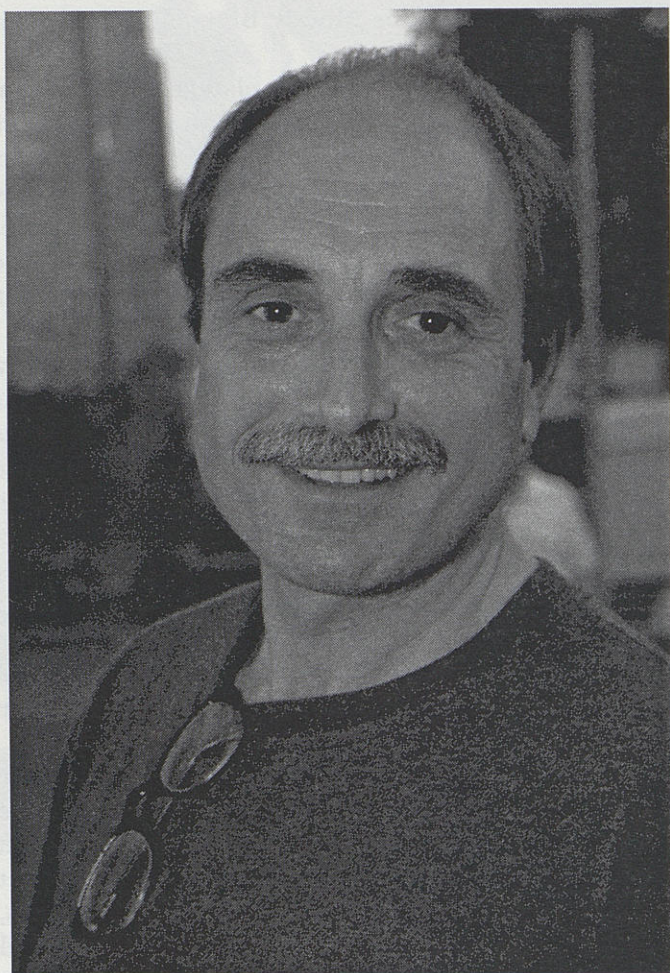
Alain Raybaud

Cour d'honneur de l'abbaye, 21 h 30, entrée : 80 F.

Portrait

18h

Pauleau, mon ami...



Mon premier, c'est une moustache qui s'interrompt, de part et d'autre, juste au moment de s'accomplir en guidon – mais qui ne cède pas non plus à la tentation d'évoquer la gloire du grand voisin bougnat, précurseur de tout mouvement national de résistance, le rix Vercingéto.

Mon deuxième, c'est pourtant un guidon, qui, lorsque se présente l'inéluctable ascension du col de la République ou du mont Ventoux, vient justement

par Gil Jouanard

frôler les poils bien ordonnés de ladite moustache. Mon troisième, c'est d'éviter ce surcroît d'apparence vers lequel maint homme de lettres pédale – aux deux sens de la métaphore – afin de se constituer l'une de ces images ne demandant qu'à s'introniser en mythe vivant.

Mon quatrième, c'est cependant un mythe qui s'applique à faire comme si le dimanche de la vie n'était rien d'autre que la semaine des quatre jeudis.

Mon cinquième c'est, dans le droit fil de mon quatrième, cette aptitude à assurer et à assumer des fonctions d'autorité et de représentation tout en gardant la tête froide, le cœur chaud, les pieds secs, les mains libres et la langue bien pendue.

Mon sixième, c'est cette façon, entre le zen et la méthode de gymnastique Hébert, de respirer le même air que celui caressé par les poumons délicats des jeunes filles.

Mon septième, c'est une gentillesse droit venue d'une cartographie spécifiquement forézienne, où le Tendre eut son heure de gloire, jadis.

Mon huitième, c'est une fidélité de proto-ardéchois, Vélave des confins toujours prêt à franchir d'un braquet adéquat les frontières estampillées par le basalte du Gerbier. À moins que ce ne soit du granit. À moins que ce ne soit les deux.

Mon neuvième, c'est de faire comme si l'on n'y touchait pas, comme si on allait *ad vitam aeternam* (in *La Guerre des Gaules*, chapitre apocryphe) s'employer exclusivement à servir les autres, tandis qu'on est soigneusement, sans tapage, un sacré écrivain (*tu quoque poeta, fili ?* ce qui peut se traduire par *anche lui e Petrarqua*).

Mon dixième, c'est justement, alors qu'on s'est positionné dans l'attitude du grimpeur de fond, de produire un effort soudain, d'adopter la position de l'œuf – celui, bien sûr, de Colomb, à moins que ce ne soit celui de l'inspecteur Colombo –, de sprinter en une série de brefs poèmes qui surclassent – négligemment, sans y croire plus que ça – les œuvres com-

plètes de maint sentencieux, de maint proférateur, de maint laconique, de maint O S émergeant au registre des « chantiers d'écriture », de maint mage éthéré, de maint vociférateur, écumeur de gueuloir poétiques, de maint ontologiste ontologisateur ontologisant jusqu'au ras frémissant du *Dasein* le plus acéré, quoique n'oubliant jamais d'user des petits plaisirs de la *Gemütlichkeit* ordinaire.

Mon dixième, c'est le commandement suprême : De nul ni de quiconque ne pomperai l'air avec le récit ou effets de mes angoisses et de mes ambitions, et continuerai à rouler selon les règles de conduite de la parfaite décence, proposant à qui m'aime de me précéder (parce que pour revendiquer d'être suivi, il faut se prendre pour un sacré Nombril Récurrent, un roi de Navarre, un thaumaturge, un chaman, un satrape, un petit marquis, un Dieu Unique et omnipotent, un contremaître).

Les dieux de Fournel sont des lares hilares de fournil, des « Sept-nains » comme disait autrefois ma fille, des Niebelungen, des Zwerge rhénans échappant aux sirènes et aux Lorelei d'un simple : « Queneau ! Queneau ! », prenant la moindre Thrace pour un indice. C'est normal, Fournels, c'est sur l'Aubrac, ainsi qu'en d'autres endroits de notre belle Hercynie ; et chacun sait, grâce à l'illustre Éphésien, que *là aussi, les dieux sont présents*.

Du four banal, Fournel extrait chaque jour le pain blanc qui réjouit en nourrissant.

Comme le diraient saint Mourguet et sainte Zazie, l'esprit souffle oulipo, c'est-à-dire partout : ya qu'à suivre. Mais on n'a pas tes mollets, ni tes jarrets ni ta moustache (je suis sûr que c'est elle qui guide ton ascension, lorsque tu as la tête ailleurs, et qu'il ne s'agit pas de dérailler).

— Qu'est-ce que tu dis, Zazie ?

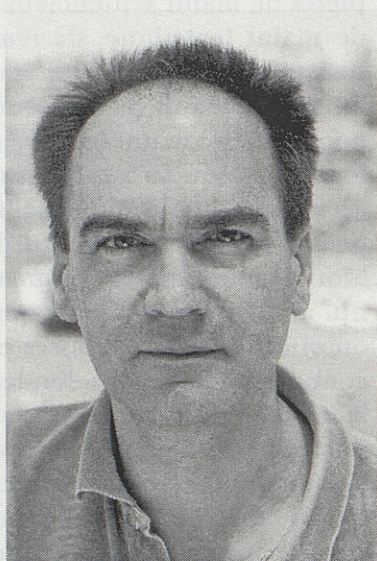
— Je dis : du pain blanc, du pain blanc, mon cul ! C'est pas du pain blanc qu'il cuit Fournel, sur ses dalles calorifiques, c'est des miches !

Petit Cloître, 18 h, entrée libre.

Portrait

18h

Le plaisir sous la contrainte



**L'OULIPO,
créé par Raymond Queneau en 1960,
est une conspiration littéraire.**

**Hervé Le Tellier,
l'un des derniers écrivains
à l'avoir rejoint,
revient sur le principe
de l'écriture à contrainte.**

Le premier manifeste de l'OUvroir de Littérature POtentielle (OULIPO) oppose la notion de contrainte à la notion d'inspiration :

« *Toute œuvre littéraire se construit à partir d'une inspiration (c'est du moins ce que son auteur laisse entendre) qui est tenue à s'accommoder tant bien que mal d'une série de contraintes et de procédures qui rentrent les unes dans les autres comme des poupées russes. Contraintes du vocabulaire et de la grammaire, contraintes des règles du roman... ou de la tragédie classique... contraintes de la versification générale, contraintes des formes fixes...* » C'est là une notion fondamentale, un concept opératoire qui détermine la démarche créative de l'OULIPO. La contrainte la plus ancienne est la pratique du lipogramme : l'écriture d'un texte avec omission obligatoire d'une ou de plusieurs lettres. L'exemple le plus connu de cet exercice est, bien entendu, *La disparition*, de Georges Perec, roman dans lequel n'apparaît jamais la lettre « e ». Mais il est bien d'autres contraintes, comme la traduction transsexuelle, qui consiste à conserver autant que possible l'ensemble des éléments d'un texte déjà là en inversant le genre grammatical. Exemple : « Longtemps je me suis couchée de bonheur ». On voit par là comment une nouvelle contrainte appliquée à un texte ancien fait surgir un sens nouveau. On peut aussi imaginer combien la contrainte peut devenir un procédé lassant et le texte produit un pensum illisible. Contre une littérature sans talent inventif, l'OULIPO s'est fixé comme règle implicite de ne point abuser de ses choix créatifs, en un mot de ne produire qu'un petit nombre de textes soumis aux mêmes règles. La contrainte idéale ne devrait susciter qu'un seul texte, qui la formule et tout à la fois l'épuise. Tout renouvellement de l'expérience ne serait alors que l'effet de sa retombée dans le domaine public. Cette économie librement consentie est l'une des garanties majeures de l'humour des oulipiens.

Le travail oulipien est donc amusant, si l'on songe à

la mathématique amusante, celle qui traite sous une forme divertissante de vrais problèmes de mathématiques.

S'il s'oppose à une mystique de l'inspiration, le travail de l'OULIPO se présente aussi comme l'anti-hasard, en opposition au surréalisme, auquel, à l'évidence, Queneau pensait quand il écrivait dès 1938 : « Une autre fausse idée qui a également cours actuellement, c'est l'équivalence que l'on établit entre inspiration, exploration du subconscient et libération, entre hasard, automatisme et liberté. Or, cette inspiration qui consiste à obéir aveuglément à toute impulsion est en réalité un esclavage. Le classique qui écrit sa tragédie en observant un certain nombre de règles qu'il connaît est plus libre que le poète qui écrit ce qui lui passe par la tête et qui est l'esclave d'autres règles qu'il ignore. » Les procédures appliquées peuvent être mécaniques, mais en aucune manière soumises à un automatisme de l'esprit qui ne serait qu'ignorance des contraintes à l'œuvre de toute façon.

Ces prises de position sont mises en pratique dans le fonctionnement même de l'OULIPO. Hervé Le Tellier, l'un des derniers écrivains cooptés (« Si l'on demande à y rentrer, on est certain de n'y être jamais admis ») le précise :

« À la différence du surréalisme, l'OULIPO n'est pas un mouvement mais un groupe. C'est sans doute pourquoi, depuis sa fondation par Queneau, Le Lionnais et quelques autres, en 1960, il n'a pas connu de crise majeure, il manifeste une belle santé et il continue à intégrer des jeunes : écrivains, mathématiciens, écrivains-mathématiciens ou érudits. Nous continuons à nous réunir tous les jeudi au domicile de l'un d'entre nous selon un rituel immuable. Nous votons d'abord l'ordre du jour, puis nous procédons à l'élection d'un président et d'un secrétaire. Le premier exercice est un exercice de *création* : une contrainte a été instaurée qui a stimulé notre écriture. Vient ensuite la *rumination*, durant laquelle sont exposés les travaux en gestation, puis l'*érudition*, moment important consacré à la présentation et à l'étude de textes pratiquant un "plagiat par anticipation" : ils sont antérieurs à l'OULIPO mais ils en ont copié par avance les principes. L'action passée et l'action future reviennent sur les agissements

passés et futurs du groupe. Les *menus propos*, un final en forme de figures libres de patinage artistique concluent la soirée. Chaque séance, qui dure rarement moins de quatre heures, se déroule pendant un repas de type "continental" où jamais ne doit manquer le fromage. Nul ne manque jamais à l'appel. Les membres étrangers sont cités et ceux qui nous ont quittés, pour nous ne disparaissent jamais. » Que l'on n'imagine pas une académie, un club ou une société secrète, comme le reproche en a souvent été fait à l'OULIPO. S'imposer une contrainte ce peut être aussi répondre à une commande extérieure qui définira les règles imposées à la création : « Nous avons accepté d'écrire des textes pour le tramway de Strasbourg. Au-delà de la contrainte spécifique constituée par la commande, nous nous en sommes imposées d'autres. Par exemple de n'utiliser que les lettres présentes dans le nom de chaque station. Nous avons choisi de mettre en place de fausses biographies des personnages historiques évoqués. Le nom de la station "Dante" nous a semblé faire référence au concepteur des célèbres pâtes "al Dante". Nous avons aussi rendu hommage à l'inventeur malheureux du mouvement perpétuel. Nous avons donc conçu deux plaques à installer des deux côtés de la rue. La première portait la mention : "À l'inventeur malheureux du mouvement perpétuel, voir notice en face." Bien entendu, le texte opposé portait lui aussi la mention : "voir notice en face". Le lecteur est ainsi invité à mettre en pratique lui-même la notion de mouvement perpétuel. Le meilleur moment de l'histoire, c'est quand l'ouvrier chargé d'installer les textes a téléphoné, désespéré, pour demander de quel côté il devait mettre chacun des textes ! »

Les contraintes sont ainsi mises à la disposition des poètes, connus ou inconnus, afin qu'ils s'en saisissent et fassent œuvre, à la mesure de leur talent. Hervé Le Tellier dit joliment que dans les textes réussis, la contrainte se retire « comme on retire le fil de la cicatrice ». Elle s'écoute aussi : « On écoute le sens en écoutant la contrainte. On peut atteindre ainsi au plaisir du chef-d'œuvre minuscule. »

Dominique Blanc

Petit cloître, 18 h, entrée libre.

Un siècle d'écrivains

RAYMOND ROUSSEL



Un réservoir d'anecdotes succulentes, voilà comment, au premier regard, se présente le film de J.-J. Pauvert et V. Bonnet-Nora sur Raymond Roussel (1877-1933), *L'Éternel Non-Lu*. Elles ne manquent pas, en effet, dans la vie de ce richissime dandy qui, au sens strict, dévora – et but – son patrimoine ; on passe de la voiture-roulotte qu'il fit construire (avec une chambre, une salle de bains et une vraie baignoire) et qu'il voulut faire visiter à Rome par Mussolini et par le pape, à ses « phobies concernant

l'alimentation » : il mangeait seul, une seule fois par jour, pendant cinq heures, et les trois cuisiniers qui étaient à son service lui présentaient de seize à vingt-deux préparations, tandis que ses trois chauffeurs se relayaient au volant de ses deux Rolls pour qu'il ait chaque jour des fruits frais en provenance de sa propriété des Alpes-Maritimes.

Les commentaires d'Annie Lebrun et François Caradec permettent d'imaginer ce qu'était le « soleil mental » qui inondait sa tête ; ils mettent en évidence son errance du réel à l'imaginaire et l'incessant et pénible combat qu'il mène avec les mots, combat dont font foi les manuscrits que l'on retrouva, en 1989, au hasard de l'ouverture d'un casier de garde-meuble. Nous éclairent plus encore les réactions de jeunes gens, qui n'étaient pas encore célèbres, lorsqu'il fit jouer une pièce de théâtre, *L'Étoile au front*, qui fit scandale. Michel Leiris lui écrivit alors : « Jamais personne n'a approché si près que vous les influences mystérieuses qui régissent la vie des hommes » et Robert Desnos (lançant au public qui huait la pièce « si nous sommes la claque, vous êtes la joue ») le remercia d'avoir su exprimer « les étranges coïncidences qui entourent la destinée humaine ». Dans *Phèdre*, Platon ne nous a-t-il pas avertis que « devant la poésie de ceux qui sont fous, s'efface la poésie de ceux qui sont dans leur bon sens » ?

Jean-Claude Zancarini

Cagnat

fin de JOURNÉE difficile

au petit doigt 150876

... la mélancolie n'est
pas la tristesse... Rongé
par la mort... aime-
t-àe marin... NOIR ...
... déception...
désillusion...
... NOIR



FRANCE 56 BIAMONTI..

CAGNAT 150876

Brèves

Les quatre rochers

C'était un parcours qui commençait l'après-midi du 12, dans le petit cloître. On entendait la voix de Christiane Cohendy lisant Platon, celle de Marie-Claire Galpérine le présentant. Puis, une alerte : Christian Jambet annonçait Lucrèce et parlait d'un spectacle horrifiant. Il fallait jusqu'au soir rester suspendus à cette inquiétude.

Vers 21 heures 30, dans la cour d'honneur de l'abbaye, rien ne rassurait. Au fond, il y avait une scène formant un dispositif saisissant qui a produit chez divers esprits observateurs les mêmes effets. L'un de ceux qui y ont pris place a reconnu la présidence d'un procès de Moscou, un autre a distingué la machinerie des trappes à quoi il ne manquait que les potences des pendus, un spectateur a reconnu l'échafaud de Robespierre. À moins que tout cela ne soit qu'une disposition innocente, dictée par la géométrie des lieux, une estrade pour ceux qui allaient parler, des chaises pour ceux qui écouteront. Après tout, la veille, on avait ici même parlé rugby sans que nul ne pense à mal.

Les chaises étaient toutes occupées, sur la scène deux acteurs.

La même voix qui lisait Platon



l'après-midi lut Lucrèce (chant IV). C'était aussi glaçant qu'annoncé, parce que le flot noir de Lucrèce devenait palpable, coulait vraiment dans cette cour. Oubliés le procès, les potences, l'échafaud dans cette marée gluante. Ne pas se laisser prendre à cette beauté sinistre. Philippe Morier-Genoud vient à l'aide. Il lit la vie et la mort de Lucrèce, ce n'était que cela, un mal d'amour jamais guéri.

Nous étions bien sortis du flot, mais pas tirés d'affaire. Jean-Claude Milner prit la parole d'abord. Parlant sans note, il trancha : Lucrèce c'est plus que cela, plus qu'une beauté noire, plus qu'un mal d'amour, « le grand stratège » dans la pensée antique, face au « grand stratagème » platonicien. Coupant aussi, Christian Jambet se glissant derrière les lignes lucrécienne pour les cisailer au fer de Platon. Taillant à son tour, Benny Lévy qui dégaîne d'entrée l'épée : il aurait pu être du camp de Platon, mais il y repère des limites trop étroites. Trois positions, trois arêtes vives. Fin du premier jour. On se lève et quelques personnes du public se demandent s'il n'y a pas de conciliation possible, un dialogue enfin puisqu'il s'agit de philosophie.

Le deuxième soir commence comme la veille par une après-midi au cloître. C'est un moment de paix. Christiane Cohendy, Marc Betton, Philippe Morier-Genoud lisent le *Phèdre* et Platon retrouve sa force, grande force puisque comme on l'a dit hier, on put y voir une âme.

Au soir, la grande cour. D'entrée, les philosophes. Marie-Claire Galpérine, dans le prolongement de la lecture du *Phèdre*, conforte le ciel des idées platoniciennes. Christian Jambet a trouvé un autre fil, plus coupant encore, le vers de Baudelaire. Benny Lévy affine la pointe du verset. Jean-Claude Milner, pour finir, taille et estoque : « Pour être philosophe, il faut être platonicien, je ne suis donc pas philosophe, je vous parlerai du monde moderne. »

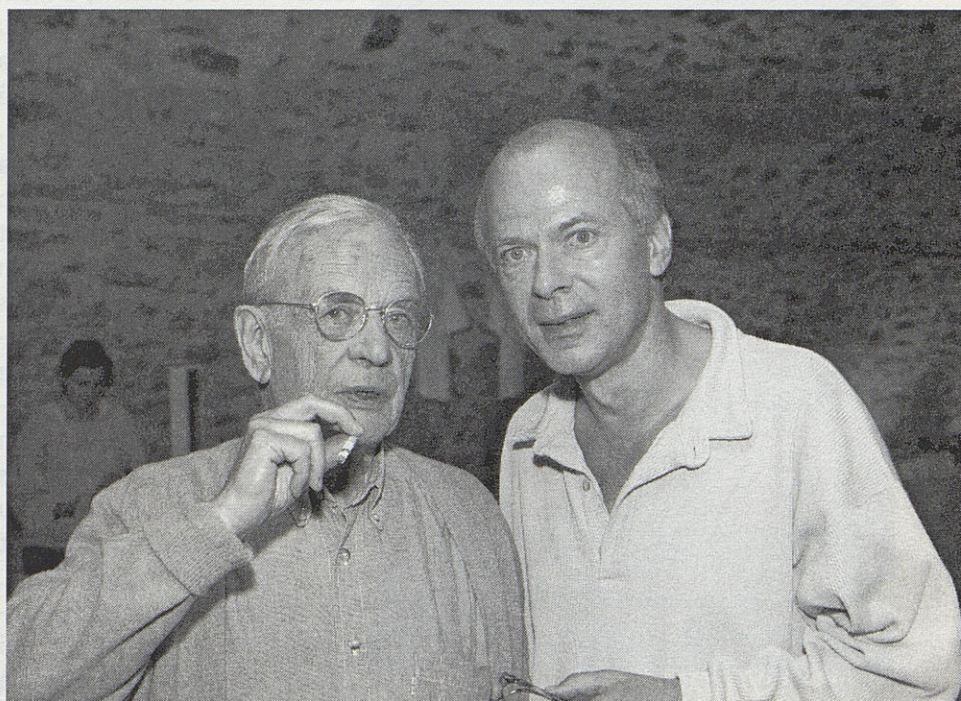
Donc, pendant ces deux soirs, il ne fut question ni de dîner, ni de gala. Il y avait une authentique violence, sans le moindre soupçon d'animosité. Les positions sont restées inconciliables. Pas de débat, à la fin, pour tenter l'apaisement. On ne jouait pas, on ne s'arrangerait pas, on ne se concilierait pas à bon compte. D'un commun accord, les quatre intervenants avaient décidé de dresser quatre rochers taillés de telle manière qu'ils se répondent en écho. Et rien pour troubler l'écho.

Philippe Rochette



Brèves

L'abus de flocons est dangereux



Pierre Dumayet, en compagnie de Pascal Quignard, mercredi soir à la librairie du Banquet.

Dumayet le lecteur

Il est bien difficile de faire l'éloge de l'humilité, car les occasions sont rares. C'est une position quasiment introuvable, même quand on la cherche pour soi. À moins de se référer à un modèle et de répéter ses exercices. Pierre Dumayet s'est assis, il a dit qu'il fallait prendre ce qu'il allait lire comme un commentaire et lui faire l'amitié d'inventer les images. Ça met à l'aise en évitant de rapporter mal ce qu'il a dit, d'en faire le commentaire, d'aboutir ainsi à un commentaire du commentaire,

une superposition qui ruinerait sa position. Toujours est-il que l'arbre au milieu du cloître de l'abbaye s'agitait doucement sous le vent et que derrière Pierre Dumayet l'ombre d'un chat est venue s'étirer assez longtemps pour donner des images. Il a une voix familière, peut-être la voix intérieure que chacun se trouve quand il ne se raconte pas d'histoire. Pierre Dumayet sait lire et cette qualité évite d'en trouver d'autres. Journaliste ? Écrivain ? Les deux sûrement à condition que l'on ajoute

le qualificatif : lecteur. Il faudrait être plus intime pour en trouver d'autres et glisser vers la dithyrambe. Pierre Dumayet lisait, il est passé de la chasse à la pêche, s'est arrêté à Pierre Bergougnoux, est arrivé à Madame Bovary, est ressorti par la chasse. Quand il s'est arrêté, on a compris que du titre qu'il avait donné à sa lecture, il fallait tout prendre au pied de la lettre : la chasse et les mots.

Ph.R.

Brèves

L'abus de flocons est dangereux

Yves ne vit pas tout de suite les cadavres. Puis il tomba sur l'enfant. Un bébé. Les salopards. Ils ne respectaient vraiment plus rien. C'est la couche brune recouvrant tout le lieu qui avait alerté l'instituteur. Sol, rochers, végétation, tout était pris dans la gangue mortelle. Une inclusion sous Tétramin. Une arme terrible, utilisée sous la forme de flocons. La mort était venue de la corruption de l'eau. Yves se pinça le nez. Quelle odeur ! Dix victimes... Arlequin était couché sur le flanc, près de la roche percée. Guppy et Platy étaient morts ensemble, terrassés au pied de l'aérateur. Toute la famille Néon avait, dans un sursaut de vie, rampé jusqu'aux grandes herbes, où elle avait été implacablement exterminée. Les 5 survivants faisaient les morts, ventre en l'air. Yves serra les dents, colère et nausée rivalisaient d'assaut pour le rendre muet.

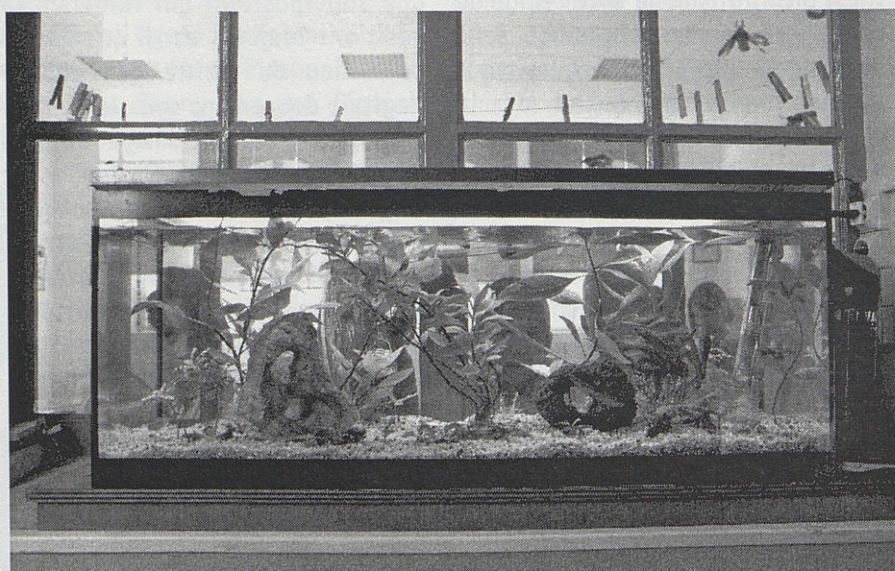
Yves pensa d'abord que le criminel avait sûrement profité du remue-ménage autour du *Banquet* pour pénétrer dans les lieux. Il lui avait suffi de se mêler à la foule des curieux venant voir l'étrange machine à faire un journal installée dans la classe de CM1, pour investir l'école publique de Lagrasse sans attirer l'attention. Passé le porche, le

petit couloir sombre menait, à main gauche, à un chaos de cartons, où vous laissait couler à droite dans la douceur du couloir rose qui mène à la maternelle. L'aquarium était là. Posé à droite sur le rebord de la classe de la grande section. Mat-sup pour les initiés. Merveilleusement exposé à la lumière des collines d'un côté, à celle des chères têtes blondes de l'autre. En face de l'aquarium, les deux lavabos à hauteur de petit homme, l'alignement des portemanteaux, une blouse oubliée par un potache plus pressé que les autres de partir en vacances, donnaient au décor une sérénité rendant, s'il était possible, le crime plus insupportable. Puis Yves se demanda qui avait intérêt à commettre un tel méfait qui allait coûter au moins 300 francs à la coopérative scolaire. Il donnait les premiers soins aux rescapés quand un bruit de canne le fit se retourner : dans la cour, sous le préau où toucans et perroquets gardaient le stock de papier de Corbières Matin, un petit groupe

d'enfants s'essayait à dénicher les hirondelles avec un long bambou. Le bruit de leur maladresse, et l'intervention d'Yves, sauva les oisillons. S'insinua alors l'idée que le criminel était à l'intérieur des murs, pire, qu'il y était peut-être protégé. Yves grimâça, l'affaire n'allait pas être simple.

Annoncée en comité de rédaction, après une minute de silence, la nouvelle du forfait fit fleurir quelques sourires sur les visages des journalistes de Corbières Matin. Au moins sur ceux qui avaient procréé. Des parents ayant résolu la question de la garde de leur progéniture en les abandonnant, sans réserve, au lieu, sous prétexte qu'il était clos. Un sourire étrange où se mêlaient gêne et fierté. De la fierté des pères projetant dans la bêtise de leur descendance un dépassement de la leur. De la gêne dans le mouvement unanime qui riva les yeux de la rédaction au plafond. Vraiment l'enquête s'annonçait difficile. Ce n'était le fils ou la fille de personne, ou alors l'enfant

Guppy et Platy étaient morts ensemble, terrassés au pied de l'aérateur...

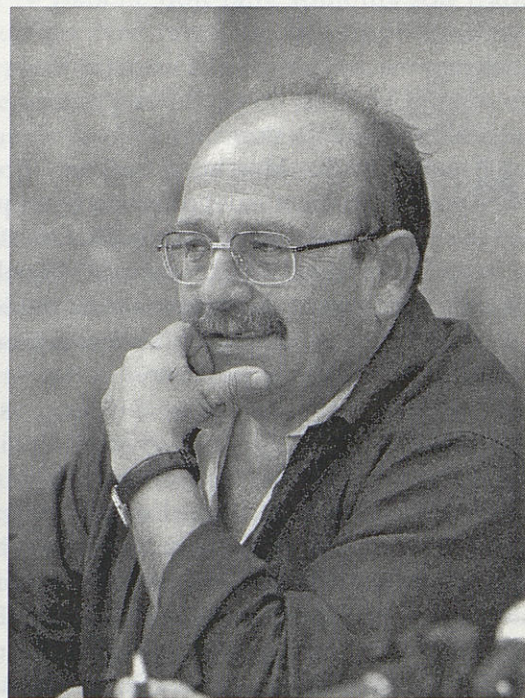


Brèves

était assez fort pour ne pas se laisser prendre. De toute façon il ne dénoncerait pas. « Pas le mien. » Magnanime, chaque géniteur brandissant l'innocence de son rejeton ou n'osant aller au-delà de ses doutes s'affirma prêt à assumer la responsabilité collective du désastre. Une manière de noyer le poisson. L'affaire allait être étouffée. L'école prête à accepter le dédommagement. Elle le fit. Mais Yves continua l'enquête. Un goût de la vérité qui l'avait mené au sacerdoce laïc.

Aucun adulte ne sait qui a ouvert la boîte contenant ces daphnés dont une petite cuiller suffisait à nourrir les quinze hôtes de l'aquarium. On sait seulement qu'un enfant trouva la réponse à la fonction de la petite cuiller qu'Yves laissait dans la boîte de daphnés pour gagner du temps. Une réponse juste, celle d'une cuiller, pas plus. Et chaque enfant présent trouva la bonne réponse. Tous la donnèrent avec un grand souci de justesse et d'équité : Juste une cuiller... et chacun son tour. Sans se cacher, sans non plus faire plus de bruit que l'ambiance de cette fin de matinée pouvait en supporter. La boîte était pleine. L'histoire laisse aux mathématiciens le soin de calculer combien de coupables fait une boîte de 200 grammes divisée par une petite cuiller.

Gilles Luneau



Marx et la paella

Le cloître de l'abbaye de Lagrasse était bondé pour la venue de Manuel Vázquez Montalbán. Comme l'a judicieusement fait remarquer une des participantes : « la bouffe ça attire le monde. » Les gens ont vraiment eu raison de se précipiter à la conférence. Ils y ont entendu des choses extraordinaires, des vrais scoops. Montalbán a par exemple dévoilé, tout de go, le secret de son grand amour pour la cuisine : « Je suis marié à une femme de gauche ; il ne me restait qu'à mal manger toute ma vie ou à apprendre à cuisinier moi-même. » Il fut aussi beaucoup question de Marx et du pâté, des pains à

la tomate et de la paella, des dangers du nationalisme et des horreurs de la politique. Montalbán aime manger et parle bien des mets de mélange qui font l'originalité des cuisines catalanes. Il pense aussi clairement l'Espagne de son temps et la nécessaire reconquête de son destin. Mais surtout, béni soit Michèle Gazier qui l'interrogeait. Elle a terminé l'entretien par l'évocation du plaisir des vins et en ces terres de Corbières triomphant nous avons pu aussi entendre les doux bruissements du Sauternes ou du Chablis.

A.R.

Portrait

Le plaisir de la lettre

1

Marthe brode. Marthe a toujours brodé. Elle a appris son art au couvent. Quelques vieilles sœurs y réunissaient les petites filles, certaines après l'école, d'autres à défaut d'école. Marthe a brodé tous les ornements liturgiques de la paroisse. Pas un de ces contemporains qui n'ait été baptisé, marié ou enterré accompagné des lettres et des fleurs entrelacées que sa patience a tressé sur les chasubles et les parements d'autel. Quand l'évêque venait au village, une fois par an, pour la confirmation, il passait une nuit dans sa maison. Au mur pendait la grosse clé de l'église, confiée aux soins de son beau-frère le sacristain. Il habitait là avec sa famille. Par dérision, avec une tendresse amusée, on appelait leur demeure « le Vatican ». Marthe a brodé les trousseaux. Le sien d'abord, et puis celui de ses filles. Plus tard, quand les vignes ont été partagées, quand ses jambes ne l'ont plus portée qu'à son ouvrage, Marthe s'est mise à broder tout le linge de maison de ses enfants. Ils l'accueillaient à tour de rôle. Une débauche de serviettes, de mouchoirs et de vils « torchons des mains » a ainsi été marquée, imperturbablement, aux initiales de leur propriétaire. À table, ces arrières-petits-enfants se disputent toujours les rares serviettes encore intactes ornées du chiffre de leur père. Il a consacré tant de soirées à dessiner, à même le tissu, des modèles empruntés à d'anciennes collections de *La semaine de Suzette*, de *Modes et travaux*

ou aux livrets insérés dans les envois gracieux des fournisseurs de fils et d'aiguilles.

Marthe s'est arrêtée une seule fois de broder. C'était pendant la guerre. Les hommes étaient au front, puis en captivité. Marthe a dû harnacher le cheval et labourer les vignes. S'il le fallait, elle s'attelait elle-même à la charrue, dit la légende. Quand, avec la Paix, les hommes sont enfin revenus, Marthe a tendu de toile les parois lépreuses de la salle à manger. Et, soir après soir, elle a brodé de haut en bas les quatre murs de la vaste pièce.

2

Léa écrit. Léa a toujours écrit. Des lettres, uniquement. Quand elle avait la charge, elle, la fille restée fille, de son oncle vieux garçon et de ses parents, elle écrivait de temps en temps à ses neveux, mariés hors du village. Elle consignait dans ses lettres, pour les mieux porter, les minces événements de la vie quotidienne. Et puis Léa s'est retrouvée seule dans la maison trop grande pour elle. La correspondance est alors devenue son seul plaisir, savouré lentement, une fois par semaine, au rythme de son stylo-bille. Elle brode de son écriture appliquée l'immuable rectangle strié de fines lignes bleutées. La lettre est terminée quand les deux côtés de la feuille de bloc ne laissent plus voir le moindre espace vierge : plutôt un final acrobatique, à l'envers sous la date, qu'un deuxième feuillet. L'ouvrage doit tenir strictement dans l'espace qui lui est assigné. Aussi la fantaisie



n'est-elle pas de mise. L'ordre immuable du texte ravive la chaleur du lien ainsi maintenu. En vingt ans, pas une missive qui n'ait été introduite par un « Bien chers neveux ». La première ligne admet deux versions. Soit : « Deux mots pour donner des nouvelles, toujours à peu près », soit : « J'ai reçu ce matin la lettre qui m'a fait bien plaisir. » Puis elle indique le temps des derniers jours qui donne sens, qu'il soit trop chaud ou trop froid, à la fatalité des douleurs physiques mais aussi à l'état des tombes du cimetière, unique but de promenade, entre deux lettres. Puis vient une chronique en trois volets. Le premier se fait parfois l'écho d'heureux événements, mais ils se font rares (« Dans le cartier il est né 3 filles Marlène, Amélie, Élisabeth, a la coopé et chez P. Mir ils avaient un garçon chez Irène ils avaient une fille et un garçon ils sont tous bien contents »). Le plus souvent, il décrit l'évolution de la santé chancelante des uns et des autres (« L'abbé est fatigué à ce que l'on raconte je crois bien moi qu'il a eu un infarctus. Il allait à l'Évêché en descendant de voiture on me l'a raconté comme ça il est tombé comme mort par miracle il aurait pu tué ou se tué lui... Je ne vois pas grand chose de plus Marie Prat aussi vient d'arriver de clinique elle était tombée au jardin sur la tête paraît qu'elle n'est pas bien brillante »). Le deuxième volet de la chronique donne aux neveux destinataires des nouvelles d'autres neveux (« Gérard sont venus »). Le troisième et dernier révèle la nature profonde du plaisir de la correspondance. Dans le geste d'écriture qui le rapporte, l'existence du plus minuscule des événements est enfin éprouvée.

Quelques lettres imaginent ce que doit faire tel ou tel « bien cher neveu » au moment où elle écrit. Suivant la saison et les informations glanées dans les

lettres reçues en retour, elle en tient la chronique qu'elle essaie d'accorder au rythme des événements du village (« Isabelle doit faire toujours son train, Gérard doivent être remis de la grippe et Denis insensiblement arrivera à la fin de son service militaire, ici je ne sais pas qui est en train de le faire en ce moment »). La même formule clôt invariablement le texte (« Je termine pour aujourd'hui. Vous viendrez quand vous pourrez. Si ça n'allait pas je vous le ferais savoir. Je vous embrasse à tous bien fort »). Léa a ravivé pour elle-même, le temps d'une lettre, le simple plaisir d'exister aux yeux de tous ceux qu'elle ne manque jamais de citer.

3

Louise tient la chronique des plaisirs que les femmes autour d'elle ont connus dans un autrefois que ne cesse d'explorer sa mémoire. Elle, qui a servi modestement dans des maisons bourgeoises, ravive d'abord les plaisirs liés au travail, malgré la dureté de la vie à la campagne. Plaisir du linge lessivé, brodé, montré, plaisir des travaux de la vigne exécutés en commun. Les plaisirs aussi des fêtes religieuses : pèlerinages champêtres, cueillettes des fleurs pour les rogations, plaisir de chanter et fou rires des chœurs de chant. Plaisir du théâtre rural, partagé avec les jeunes hommes, pour glaner quelque argent, à la Libération.

Louise est la nièce de Mathilde et la cousine de Léa. Son plaisir d'écrire se nourrit de l'expérience des autres femmes, cahier après cahier. Des cahiers qu'elle remise consciencieusement : « pour qu'un jour, enfin, ma fille les lise ».

Dominique Blanc



Extrait

Machiavel



Saint Augustin, Père de l'Église,
par le maître Théodoric de Pragues.
Galerie nationale, Prague.

À Francesco Vettori, magnifique ambassadeur florentin auprès du saint pontife et mon bienfaiteur.

[...] dans cette lettre je peux seulement vous dire quelle vie je mène ; si vous jugez à propos de l'échanger avec la vôtre, je serai d'accord pour en changer.

Je suis à la campagne et, depuis mes dernières aventures, j'ai dû rester, en les mettant bout à bout, une vingtaine de jours à Florence. Jusqu'à présent, j'ai oisé de ma propre main. Je me levais avant le jour, préparais mes gluaux et parlais avec un tas de cages sur le dos : on aurait dit le serviteur d'Amphytrion portant les livres de son maître ; je prenais au moins deux, au plus six grives. Et j'ai fait ça tout septembre et puis ce passe-temps est venu à manquer, à mon grand déplaisir. En ce moment, voilà quelle vie je mène : je me lève le matin avec le soleil, et je me rends dans un bois que je fais couper et où je reste deux heures pour vérifier le travail de la veille et discuter avec les bûcherons, qui ont toujours quelque dispute en cours, entre eux ou avec les voisins. [...]

Quand je quitte le bois, je vais à la fontaine et de là dans mon pigeonier. Je prends un livre avec moi, Dante, Pétrarque ou un de ces poètes mineurs, Tibulle, Ovide ou quelque autre : je lis le récit de leurs passions et de leurs amours, je me rappelle les miens, je me réjouis un bon moment en y pensant. Je prends alors la route

de l'auberge, je parle avec les passants, je leur demande des nouvelles de leurs villages, j'entends diverses choses, je remarque la variété des goûts et des fantaisies des hommes. Voici que vient l'heure du déjeuner et, avec les miens, je mange les mets que cette pauvre propriété et ce minuscule patrimoine nous permettent. Quand j'ai mangé, je retourne à l'auberge ; en plus de l'aubergiste, il y a là habituellement un boucher, un meunier, deux boulangers ; je m'encanaille avec eux jusqu'à la fin du jour, en jouant aux cartes, au trictrac ; de là naissent mille occasions de dispute, nous échangeons injures et gros mots – la plupart du temps nous jouons pour cinq sous et cependant on nous entend crier jusqu'à San Casciano. [...]

Le soir venu, je rentre chez moi et j'entre dans mon cabinet de travail ; sur le seuil, je quitte mes habits quotidiens, couverts de boue et de poussière, et je revêts des effets dignes de la Cour d'un roi ou d'un pape ; et, vêtu comme il se doit, je pénètre dans les antiques Cours des Anciens, et là, reçu par eux avec amour, je me repais de cette nourriture qui m'appartient, à moi seul, et pour laquelle je suis né ; et je n'ai pas honte de parler avec eux et de leur demander les raisons de leurs actes ; eux, ils me répondent avec humanité et, pendant quatre heures de temps je ne ressens aucun ennui, j'oublie tous mes tracas, je ne crains pas la pauvreté, la

mort ne m'effraye pas ; je me transfère en eux. Et comme Dante dit qu'il n'est pas de science sans que l'on retienne ce que l'on a compris, j'ai, pour ma part, noté ce dont j'ai fait mon miel dans leur conversation et j'ai composé un opuscle, *Le Prince* ; je me plonge de mon mieux dans les cogitations à ce propos, je me demande ce qu'est un principat, de quelles espèces ils sont, comment on les acquiert, comment on les maintient, pourquoi on les perd. Et si jamais l'un de mes divertissements vous plut, celui-ci ne devrait pas vous déplaire ; et un prince, surtout un prince nouveau, devrait l'apprécier ; c'est pourquoi j'entends le dédier à la Magnificence de Julien de Médicis. Filippo Casavecchia l'a lu et il pourra vous informer pour partie tant de la chose elle-même que des discussions que j'ai eues avec lui ; mais je vais continuer à l'engraisser et à le polir. [...] Si on le lit, on verra que, pendant les quinze ans où j'ai fait mon apprentissage dans le métier de l'État, je n'ai ni dormi ni joué [...]. J'aimerais que vous m'écriviez pour me dire ce qu'il vous semble de cette matière, et je me recommande à vous.

Florence, le 10 décembre 1513.

Niccolò Machiavelli

A propos de cette lettre de Machiavel : républicanisme florentin et philosophie

Cette lettre de Machiavel devait simplement « illustrer » les plaisirs ; après le colloque philosophique, on peut, je crois, avancer que la pensée de Machiavel (et du courant républicain florentin) permet de faire résonner les questions posées. Sur le lien des plaisirs du corps et du plaisir de connaître, on peut ajouter que, dans les premiers, sont explicitement inclus les plaisirs sexuels comme le prouvent les lettres des deux « compères » de janvier 1515 : Vettori écrivait à Machiavel : « il nous faut donc penser à des choses plaisantes et je ne connais rien qui, à y penser comme à le faire, soit plus agréable que baiser. Et les hommes peuvent bien philosopher tant qu'ils veulent, c'est la pure vérité et beaucoup le savent mais peu la disent. » Je résume la réponse de Machiavel : à lire nos lettres, on s'étonnerait de voir des « hommes graves, qui s'occupent de grandes choses » se tourner vers de vains sujets qui les font paraître « légers, inconstants, lascifs ». Eh bien, il n'y a rien là de répréhensible, au contraire, car cette diversité est dans la nature même et « celui qui imite la nature ne peut être critiqué ». Il invite alors son ami à se rincer la bouche – car le goût de ce qui va suivre sera différent – et se lance dans une analyse politique ! Pour penser la politique, il faut,

écrit-il dans *Le Prince*, s'intéresser « à la vérité effective de la chose et non à ce que l'on imagine à son propos », à ce qui est, donc, non à ce qui doit être. Pur pragmatisme amoral pense-t-on souvent ! C'est oublier la généalogie de la pensée, le contexte, et faire un contresens. Cette réflexion s'inscrit dans une « qualité des temps » particulière : une période de guerres menées depuis 1494 sur le sol italien par des étrangers ; une expérience de république, brisée par les Espagnols ramenant les Médicis, mais dont les citoyens ont encore « le goût » à la bouche. Voilà la motivation de Machiavel, dont la posture est celle de l'homme qui refuse d'admettre les défaites sans combattre, sans tenter par ses écrits de les comprendre.

Lier plaisirs du corps et de l'intellect, lier agir politique et posture morale de résistance (on peut perdre mais il faut quand même tenter) : la pensée républicaine florentine, si elle n'est pas un des « quatre rochers » de l'élaboration philosophique, est au moins un *scrupule* (en latin : « petit caillou pointu ») qui peut jouer un rôle non négligeable.

J.-C. Z.

Vu par Jaques Theureau

Questions en passant

Allons, un petit retour sur soi-même ne peut pas faire de mal ! C'est même chaudement recommandé par notre ami Socrate si présent ces temps-ci à Lagrasse. Qu'ai-je donc gardé de plus précieux du premier *Banquet du livre* ?

Ce n'est certainement pas la beauté du lieu et de ses alentours. Cela, c'était acquis depuis longtemps – quinze jours de camping en 1974 dans un coin de garrigue près d'une bergerie généreusement prêtée par Jean Poudou.

C'est bien sûr les rencontres : rencontres attendues, rencontres de retrouvailles, rencontres tout court. Et, dans ces rencontres, ce sont les voix qui se détachent, surtout le soir, grâce aux rumeurs du vent qui se lève, au bruit des cigales, aux coassements des crapauds...

Mais finalement, tout cela n'existe pour moi que sur un fond, celui de la générosité de tous ceux qui s'agitent, toutes générations confondues, dans ce *Banquet*. Générosité simple, évidente, mais qui peut être poussée jusqu'au paradoxe, par exemple lorsque Benny Lévy nous a tricoté des siècles de commentaires talmudistes et kabbalistes pour nous faire partager pleinement les raisons pour lesquelles il ne pouvait plus partager innocemment le vin avec nous. Mais, qu'est-ce que la générosité ? Qu'ajoute-t-elle ou retranche-t-elle à la simple dépense vitale ? Par quels chemins doit-elle ou peut-elle passer ? Quel avenir a-t-elle dans notre monde ? Je n'en sais pas assez là-dessus pour ne pas être très bref.



Recettes

Le haricot était inconnu en Occident avant que Christophe Colomb ne le découvre à Cuba dans la région de Nuevitas.

Ce sont les Italiens qui à la fin du XVIII^e siècle commencent à en manger.

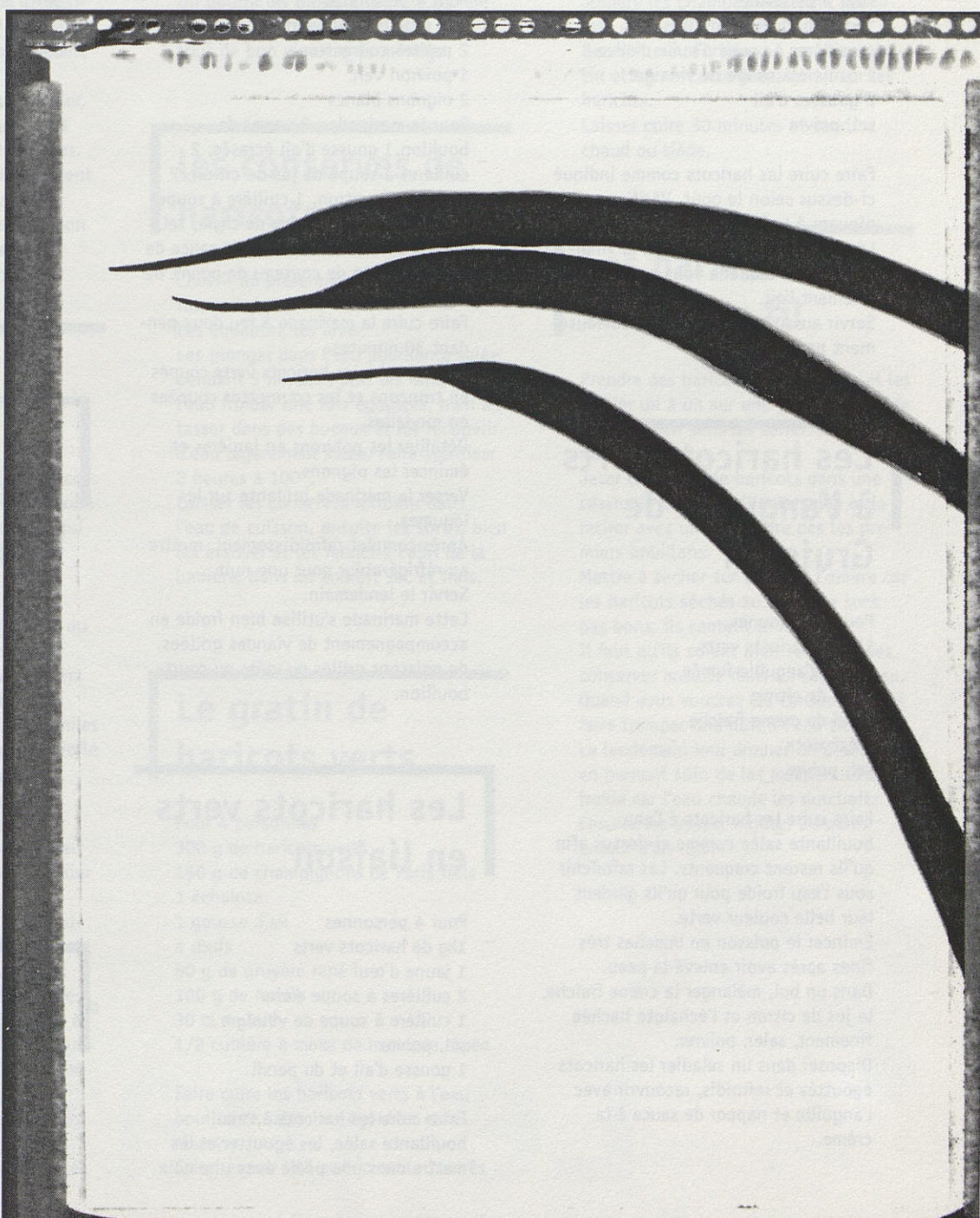
Le haricot vert-filet est fin et allongé, il doit être choisi très frais, ferme, sans taches ni flétrissures. La cassure doit être bien nette sans que les morceaux restent accrochés par un fil. Le plus souvent de couleur vert pâle ou vert foncé, il en existe d'un beau jaune pâle : les haricots beurre. Ce haricot a un parent très proche le mange-tout, plus volumineux et plus trapu qui peut être d'excellente qualité.

Un haricot fraîchement cueilli est soyeux, ferme, il se casse comme du verre.

Les haricots verts se cuisent à l'eau bouillante salée (10 g de sel par litre) pendant 15 à 20 minutes selon leur grosseur. Si vous les préférez légèrement craquants sous la dent, cuisez-les 6 à 10 minutes seulement.

L'été est la pleine saison de ce légume sain et très digeste, garniture idéale de nombreuses viandes.

Le haricot vert



par Sabine Minard
et Colette Olive
illustration Michel Redon

Recettes

La salade tiède de haricots verts

Pour 4 personnes
1kg de haricots verts fins
4 cuillères à soupe d'huile d'olive
1 cuillère à soupe de vinaigre
2 gousses d'ail
sel, poivre

Faire cuire les haricots comme indiqué ci-dessus selon le goût. Vérifier en les piquant à la fourchette.

Les joindre encore chauds à la vinaigrette dans laquelle vous aurez haché finement l'ail.

Servir aussitôt cette salade délicieusement parfumée.

Les haricots verts à l'anguille de Gruissan

Pour 4 personnes
1kg de haricots verts
200 g d'anguille fumée
1 jus de citron
20 cl de crème fraîche
1 échalote
sel, poivre

Faire cuire les haricots à l'eau bouillante salée comme ci-dessus afin qu'ils restent craquants. Les rafraîchir sous l'eau froide pour qu'ils gardent leur belle couleur verte.

Émincer le poisson en lamelles très fines après avoir enlevé la peau.

Dans un bol, mélanger la crème fraîche, le jus de citron et l'échalote hachée finement, saler, poivrer.

Disposer dans un saladier les haricots égouttés et refroidis, recouvrir avec l'anguille et napper de sauce à la crème.

Les légumes en marinade

Pour 4 personnes
150 g de haricots verts
2 petites courgettes
1 poivron vert
2 oignons blancs
Pour la marinade : 2 verres de bouillon, 1 gousse d'ail écrasée, 2 cuillères à soupe de jus de citron, 2 tranches de citron, 1 cuillère à soupe de persil haché, 2 brins de thym, sel, poivre, 3 cuillères à soupe de sauce de soja, 1 pointe de couteau de poivre de Cayenne.
Faire cuire la marinade à feu doux pendant 30 minutes.
À part, cuire les haricots verts coupés en tronçons et les courgettes coupées en rondelles.
Détailler les poivrons en lanières et émincer les oignons.
Verser la marinade brûlante sur les légumes.
Après complet refroidissement, mettre au réfrigérateur pour une nuit.
Servir le lendemain.
Cette marinade s'utilise bien froide en accompagnement de viandes grillées, de poissons grillés ou cuits au court-bouillon.

Les haricots verts en liaison

Pour 4 personnes
1kg de haricots verts
1 jaune d'œuf
2 cuillères à soupe d'eau
1 cuillère à soupe de vinaigre
sel, poivre
1 gousse d'ail et du persil

Faire cuire les haricots à l'eau bouillante salée, les égoutter et les mettre dans une poêle avec une noix

de beurre, les laisser rissoler.
Préparer une liaison à l'œuf et au vinaigre : à part, dans un bol, délayer 1 jaune d'œuf avec les 2 cuillerées d'eau et le vinaigre, bien remuer et l'ajouter aux haricots avec l'ail et le persil hachés.
Ne pas faire bouillir ce mélange qui doit être crémeux.

Cette liaison peut également accommoder d'autres légumes tels que côtes de bettes, céleris ou cardes. Ces légumes ainsi préparés sont un excellent accompagnement pour des gibiers rôtis ou grillés, ou des volailles telles que pintades ou canards.

Ce goût acidulé est en parfait accord avec la viande d'agneau ou de mouton grillée.

Les haricots verts jaunis

Pour 4 personnes
1 kg de haricots verts
2 œufs entiers
sel, poivre

Faire cuire les haricots, les égoutter et les mettre dans une poêle avec une noix de beurre.

Les laisser mijoter quelques minutes puis ajouter les œufs battus en omelette, salés et poivrés.

Mélanger doucement et faire cuire jusqu'à ce que les œufs aient pris une belle couleur dorée.

La compote de haricots verts

Pour 4 personnes
1 livre de haricots verts fins
1 tomate
2 ou 3 oignons

1 verre d'eau
sel et poivre

Couper les oignons en rondelles et les faire dorer au beurre.

Ajouter les haricots crus, équeutés et coupés en bâtonnets de 2 ou 3 centimètres.

Faire revenir, ajouter la tomate pelée, épépinée et concassée.

Verser le verre d'eau bouillante, saler, poivrer et laisser cuire à feu doux à couvert pendant environ 20 minutes. Les haricots doivent rester légèrement craquants.

Ce plat peut accompagner un poisson grillé, une daurade par exemple.

la soupe de baraquets

Il s'agit d'une soupe à base de haricots verts, le nom de baraquets vient probablement d'une variété de haricots qui était cultivée ici, dans l'Aude.

Pour 6 personnes

500g de haricots verts mange-tout ou de haricots un peu gros que l'on a « oublié » de cueillir et qui sont déjà grainés.

6 pommes de terre nouvelles moyennes
1 gros oignon piqué de clous de girofle
1 belle tomate bien mûre
1 talon de jambon cru

Faire cuire le talon de jambon à l'eau bouillante 30 minutes pour le dessaler et le dégraisser.

Pendant ce temps, dans un grand faitout, porter à ébullition 3 litres d'eau, y plonger alors les haricots lavés et équeutés, les pommes de terre pelées entières, la tomate pelée, épépinée et concassée, l'oignon et le talon de jambon. Saler légèrement à cause du jambon, poivrer.

Laisser cuire à feu moyen 30 minutes. Cette soupe peut constituer un plat complet pour un repas du soir en été.

Pour commencer on servira le bouillon sur des tranches de pain rassis grillé ou avec du vermicelle cheveu d'ange.

Les légumes, tièdes seront servis ensuite dans un grand plat, avec le talon de jambon découpé.

On pourra les proposer nature ou relevés d'un filet d'huile d'olive et d'un trait de bon vinaigre de ménage.

les conserves de haricots verts

Choisir de préférence des haricots très fins.

Les équeuter, les laver.

Les plonger dans l'eau bouillante salée pendant 5 minutes puis les rafraîchir à l'eau froide. Une fois égouttés, bien les tasser dans des bocaux et les recouvrir d'eau légèrement salée. Faire stériliser 2 heures à 100°.

Laisser les conserves refroidir dans l'eau de cuisson, ensuite les sortir, bien les essuyer et les ranger à l'abri de la lumière, dans un endroit sec et frais.

Le gratin de haricots verts

Pour 4 personnes

300 g de haricots verts
150 g de champignons de Paris frais
1 échalote
1 gousse d'ail
4 œufs
50 g de gruyère rapé
100 g de farine
30 cl de lait
1/2 cuillère à moka de muscade râpée

Faire cuire les haricots verts à l'eau bouillante salée, les égoutter et les réserver.

Faire revenir l'ail et l'échalote hachés

dans une noix de beurre puis ajouter les champignons.

Laisser cuire afin que l'eau s'évapore. Dans un grand bol, mélanger la farine, les œufs, le lait, le sel, le poivre et la muscade.

Joindre les champignons, l'ail, l'échalote et le gruyère rapé.

Beurrer une tourtière ou un plat à gratin et verser cette préparation sur les haricots.

Laisser cuire 30 minutes et servir chaud ou tiède.

Les haricots verts séchés en fil

Prendre des haricots pas trop fins et les enfiler un à un sur une grande aiguillée de fil moyen sans les serrer. Faire un nœud au bout.

Jeter ce collier de haricots dans une casserole d'eau bouillante salée et le retirer avec une écumoire dès les premiers bouillons.

Mettre à sécher sur un fil, à l'ombre car les haricots séchés au soleil ne sont pas bons, ils sentent le foin.

Il faut qu'ils soient bien secs pour les conserver ensuite dans un sac en tissu. Quand vous voudrez les consommer, les faire tremper une nuit à l'eau tiède.

Le lendemain leur donner un bouillon en prenant soin de les mettre à l'eau froide car l'eau chaude les durcirait.

Ensuite les laisser mijoter 2 heures autour d'un rôti.

Essences

Platanus species, famille des Platanacées

Le platane n'est pas un arbre forestier ; il mérite néanmoins de figurer dans cette série de monographies des arbres méditerranéens. Omniprésent au bord des routes, dans les avenues des villes et dans les places de nos villages, il est apprécié pour sa frondaison protectrice lors des chaudes journées estivales. Il fait la joie des joueurs de boules, qui recherchent son ombrage du lever au coucher du soleil.

Le genre *Platanus* :

Estimé depuis l'Antiquité pour son feuillage, le platane d'Orient (*Platanus orientalis*), importé de Turquie aux XVI^e et XVII^e siècles, est un arbre caducifolié (qui perd ses feuilles en hiver), atteignant des hauteurs de trente à quarante mètres et pouvant vivre plusieurs siècles.

Le platane commun (*Platanus acerifolia*) que l'on trouve principalement en France serait le résultat

d'un croisement entre le platane d'Orient, présenté ci-dessus, et le platane d'Occident (*Platanus occidentalis*), originaire d'Amérique du Nord. Mais cette provenance hybride, qui a donné une espèce fertile, est controversée ; en effet, il s'agirait peut-être tout simplement d'un ancien cultivar du platane d'Orient. Toujours est-il que le platane commun présente beaucoup de similitudes avec le platane d'Orient, tant du point de vue anatomique et morphologique que qualitatif.

Ce platane commun (*Platanus acerifolia*), dénommé aussi platane à feuilles d'érable, n'a rien à voir avec cette dernière famille hormis ses feuilles palmatilobées. Il faut dire que la confusion est aussi liée à la sémantique puisque l'érable sycomore (*Acer pseudo-platanus*) s'appelle aussi faux platane !

Alignés sur le bord des routes et des avenues, les platanes accompagnent les longs voyages et les flâneries urbaines ! Les 131 exemplaires de Lagrasse distillent à tous ombre et fraîcheur.

Signes particuliers :

L'aire naturelle de répartition du platane d'Orient se situe dans le sud-est de l'Europe et l'Asie occidentale. Il est reconnaissable à son écorce plus ou moins brune se détachant par plaques découvrant ainsi un liège gris verdâtre. La feuille de platane est caractéristique : le limbe est grand, formé de plusieurs lobes et la nervation est dite « pédalée », c'est-à-dire avec deux ramifications principales (pétiole bifide). Les fruits sont des « akènes » poilus, réunis en boules globuleuses compactes.



Le platane

Son bois clair, de bonne qualité, convient à de nombreux emplois : ébénisterie, menuiserie, charonnage, tournerie, sculpture... On le compare parfois au hêtre au regard des qualités technologiques de son bois. En outre, de superbes placages sont réalisés quand les maillures ont un aspect moiré. Enfin, c'est un très bon combustible.

Le platane et la ville :

Cet hybride ou ce cultivar (*Platanus acerifolia*) s'avère très résistant aux diverses agressions urbaines, que ce soient les phénomènes de pollutions, les multiples contraintes ou bien les élagages répétés. On comprend alors aisément qu'il ait été choisi comme l'arbre des villes par excellence. Sur 88 955 arbres présents sur les trottoirs de Paris, les platanes arrivent largement en tête avec 34 529 individus pour une cinquantaine d'espèces répertoriées.

Bien que « bonne pâte », malgré tous les mauvais traitements qu'on lui fait subir, un platane citadin vit en moyenne une centaine d'années. De véritables radioscopies des platanes – dispositifs à ultrasons – sont réalisées pour étudier leur vitalité.

À Lagrasse *intra-muros*, c'est aussi un des arbres majeurs, puisqu'on en recense le nombre respectable de 131. Il est toutefois largement détrôné par un autre arbre, représentatif s'il en est du milieu méditerranéen : le cyprès (plus de deux cents) et ses nombreuses haies.

Le plus célèbre de tous les platanes est celui de la ville de Kos, dans l'île d'appellation identique, au large des côtes turques. Ses branches énormes, soutenues par des colonnes antiques, couvrent toute la place publique. Son tronc a 14 mètres de tour et la légende raconte que c'est sous ombre bienfaitrice qu'Hippocrate, il y a 2 500 ans, recevait ses malades.

Le long des promenades publiques, au cœur des villes et des villages, le platane est le témoin de la vie de village. Quelques « platanophiles » voudraient planter du platane en peuplement : bois de qualité à croissance rapide, possibilité de création de pare-feu arborés en zones méditerranéennes grâce à son couvert important. Le platane perdrait-il son âme dans quelques « plataneraies » avec des normes de « plataniculture » ? Si ces types de plantations peuvent être utiles localement, elles doivent cependant rester marginales car, sinon, le parti Pétanque, Platane et Tradition pourrait perdre la boule !

Sus au chancre coloré :

Supportant assez bien les frustrations, les handicaps et les contraintes de la ville, le platane est sensible à plusieurs maladies ou ravageurs bénins (anthracnose, oïdium, tigre du platane, etc.). Néanmoins, un champignon redoutable, le chancre coloré (*Ceratocystis fimbriata*), pour l'instant localisé en Provence, met cette espèce en danger et tue les arbres atteints dans un laps de temps de trois à sept ans. Un feuillage jaunissant, une écorce qui sèche et se craquelle, des nécroses sur les branches, tels sont les signes inquiétants de cette infection. Ce sont les activités humaines qui propagent la maladie par des blessures diverses, notamment l'élagage. Il importe donc d'éliminer les sujets infectés, de modérer les tailles et de désinfecter les outils. Quoi qu'il en soit, les joueurs de boules, foi de cochonnet, feront front devant cette attaque sournoise dont est victime leur arbre tutélaire.

Patrick Valette, technicien forestier à l'ONF.

Onze écrivains pour le plaisir

Vie d'Élie Mougnaud

(extrait)

Élie Mougnaud, de Redondessagne, fut un enfant du plaisir. La chronique ne dit pas si ce plaisir fut celui que prirent Louise et Denis Mougnaud à se conjoindre de telle sorte que soit Élie Mougnaud ; mais la chronique sait que l'enfant fut nommé, et en quelque sorte voué, par le plaisir qu'avait pris Louise Mougnaud sa mère, à lire un roman dont le héros portait avec avantage le même nom d'Élie.

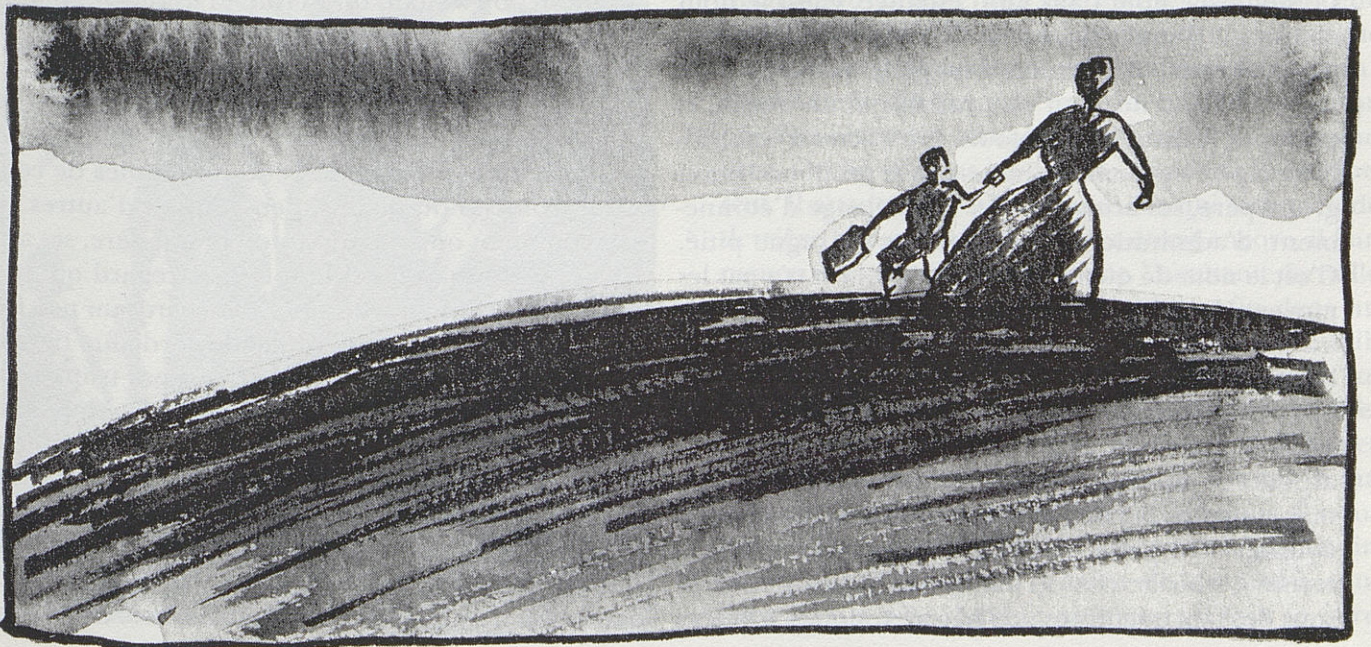
Ceci, cette lecture, ce plaisir et ce nom de gloire, a lieu singulièrement dans les années vingt de ce siècle, à Redondessagne, village bossu qui est sur les pentes nord du mont Jouër, pourries de ronces et de taillis nains sur des granits pourris ; c'est là qu'Élie descend du ciel ; ce n'est pas Élie le Tisbite, le tombeur d'Achab, l'homme de Dieu, c'est-à-dire de paroles et de violence, celui que nourrissent les corbeaux et qui en retour nourrit les corbeaux de la viande de cinq cents Baalites égorgés, dans le ravin de Kichôn : non, celui-là Louise ne le connaît pas, on ne lit pas les Écritures dans ce pays rouge ; c'est plus vraisemblablement Élie de Quelque Chose, un bel aristocrate douloureux mais comblé, qui promène monocle, guêtres blanches et mélancolie dans un roman mondain à la façon de Paul Bourget ; et ce nom héroïque est tombé du ciel, c'est-à-dire des livres, dans le sein de l'épouse d'un mangeur de châtaignes qui s'échine à faire pousser parmi deux ronciers un carré de grain, couché à souhait par le vent du nord etjoliment gelé dans les petits matins de soleil jusqu'en mai. Ce nom est entré dans ce cœur

par Pierre Michon

et en est sorti sous la forme d'un enfant. Il existe et grandit sur la méchante terre sous ce prénom guêtré de blanc – et sous son nom, qui lui aussi est plein de sens, d'un sens léger et aérien : car le *mougnaud*, dans leur patois, c'est le moineau.

La chronique est muette sur ses années de berceau. Elle reprend langue sur ses années d'école. Car il se trouve qu'il va à l'école à Chatelus ; et que pour aller à Chatelus, au fil des chemins, il faut passer sur la pente sud du mont Jouër, où se trouve à une croisée le hameau des Cards ; et qu'alors aux Cards ma mère, qui a cinq ou six ans de plus que lui et fréquente aussi l'école de Chatelus, attend le petit de Redondessagne pour partir, les matins noirs comme les matins clairs. Ici, la chronique a donc les traits de ma mère. L'enfant, dit-elle, est d'un naturel transi, efflanqué, frémissant. Surtout, quand elle est dans le pré de derrière à l'attendre, les matins clairs, elle voit non pas seulement venir la petite silhouette à car-table, toute seule et brave au dévalé du chemin ; non, elle le voit venir sous la grande ombre aimante et noire de sa mère, noire parce qu'à cette époque

les paysannes mariées étaient vêtues de noir, sa main à lui dans la main de sa mère, ses guêtres blanches invisibles par-dessus les sabots, sautillant et efflanqué ; accompagné, choyé : oui, Louise l'accompagne jusque-là, hiver comme été. Elle a plaisir à cela, plaisir d'amour. Et lui, dès qu'il voit la grande fille, peut-être avant, peut-être dès le départ de Redondessagne qui est à quatre bons kilomètres de montée raide puis de pente, lui, il dit quelque chose à sa mère, des paroles basses et rapides, la tête détournée et l'œil de biais ; ma mère ne les comprend pas. Mais si c'est le matin noir et que ma mère emmitouflée est tapie invisible dans le pré de derrière, elle entend dans le noir les quatre sabots, la mère et le fils, et quand ils approchent elle entend aussi ce qu'obstinément l'enfant répète, à voix basse et vergogneuse, implorante. Il dit : *Mère, laisse-moi. Laisse-moi, mère.* Ceci avec le ton déjà qu'il eut toujours et que je lui connus, le débit jaculatoire et fervent, le ton mêlé de prière et de rejet, où les paroles hâtives crépitent comme des petits cailloux jetés loin de soi. La mère confie son héros de roman à la grande fille, elle sourit, elle dit



Onze écrivains pour le plaisir

quelques mots heureux. Elle part, il arrive que l'enfant pleure. La grande fille prend la petite main chaude, sans un mot les voilà à l'école.

À l'école il y a sûrement une complication, dont ma mère ne parle pas tant elle va de soi : c'est que les enfants très vite l'appellent tout naturellement Lili, qui est en quelque sorte un nom de fille, un nom à jupette blanche plus que guêtres – ceci sans intention ni malignité, seulement parce qu'on use de diminutifs et qu'on n'en connaît pas de spécifique pour le nom d'Élie ; on prend donc celui qui traîne et qui a fait ses preuves pour des filles, Élise ou Julie. Bientôt tous l'appellent ainsi – j'incline à penser que sa mère, non.

Beaucoup de temps passe où il se débrouille avec ce temps, le plaisir de sa mère, les bricoles du réel et ses trois noms : celui de son cousin le moineau ; le nom de gloire qui passe la bouche de sa mère avec l'œil d'amour, le nom tombé du ciel, vergogneux et frémissant ; et le petit nom que tous lui donnent, qui n'a pas même de sexe et qui est comme le babil d'un moineau. Lili Mougnaud.

Puis la chronique, c'est moi.

J'entends ce nom dans mon enfance. C'est le nom chatoyant d'une réputation. Il passe dans l'air avec un éclat roux, et pourtant il est plein de sueur et de peine. À l'entendre on voit une fille et un oiseau, et pourtant il est assorti toujours à des actes d'une virilité exagérée et comme induite. On le prononce (mon grand-père, ses acolytes) avec un mélange d'étonnement, d'admiration goguenarde et de vague pitié. C'est le nom de quelqu'un qui s'épuise et n'a pas les moyens de s'épuiser, un gringalet qui prétend aux travaux d'Hercule et dont année sur année on guette l'effondrement – qui miraculeusement ne vient pas et qu'on remet à l'année prochaine. On parle d'une grande silhouette efflanquée qui de l'aube au soir arpent le mont Jouër, et non pas pour le plaisir, mais pour la peine ; non pas le nez au vent, mais courbée. On parle de charretées rentrées aux lanternes à trois heures du matin ; de bœufs effondrés sous des faix nocturnes ; de bêtes exotiques achetées

à grands frais, poules de Bresse et porcs de Craon, espèces sybarites, réduites à se faire les dents sur les trois poignées de blé noir du lopin de feus Denis et Louise Mougnaud ; mais on parle aussi d'autres champs acquis çà et là, à Redondessagne, à Séjoux, à Beaumont, à Millemillanges, du travail pour dix colosses, et on dit que la silhouette efflanquée se multiplie par dix, saute colossalement de Redondessagne à Séjoux, du four au moulin (*Quel joli marcheur, ce pauvre Lili !* dit en riant mon grand-père). On dit qu'entre ces parcelles il défriche les haies, emblave en grand les granits de la pente nord. On parle des socs qu'il y bousille par dizaines. Pourtant le grain y vient, les poules de Bresse y croissent. Il achète et déronce la pente ouest, il regarde la pente sud. Et puis, après un travail d'Hercule particulièrement hasardeux, mettons, le Lion de Némée, qui est peut-être en l'occurrence l'acquisition d'un taureau charolais blanc primé ou d'un de ces premiers tracteurs américains à tourelle et pot d'échappement haut perché qui tiennent de la mante religieuse et du char d'assaut, après ce coup d'éclat on ne guette plus la défaillance, encore moins l'effondrement : on s'y fait, on y croit. Mais on rit toujours un peu.

L'enfant que je suis ne comprend pas vraiment pourquoi. Car après tout Lili est un paysan pauvre qui s'est échappé de sa condition, sans truquage ni méfait, par sa seule vertu ; et des hommes de cette sorte, colosses ou malins, j'en connais d'autres ; je sais comment on en parle (mon grand-père, ses acolytes) ; je connais aussi le ton et le regard qu'on a pour eux quand on les croise : des égards un peu forcés, mais pas trop, un mélange de cordialité fière et de déférence un peu envieuse, mais pas trop, toute une danse autour de leur personne, une danse marquée, retenue pourtant, heureuse finalement, pas tout à fait courtisane, mais vassale. Et eux parlent et regardent très légèrement au-dessus de ces regards et de ces paroles, avec le plaisir simple, mais extrême de qui a réussi dans la vie et en touche le bénéfice, qui n'est rien de plus que cette petite danse des autres



autour d'eux. De ce plaisir, le seul qui importe, ils produisent quelques signes visibles, des choses, auxquelles ils prennent plaisir ou non, cela n'importe pas. Ils ont des guêtres à la saison de la chasse. Il arrive qu'on leur voie un cigare. Il y a des romans dans leur salle à manger. Ils ont l'écharpe bleu blanc rouge pour les enterrements et de petites médailles en bronze dans des carrés de velours pourpre. Ces extravagances sont leur dû, il ne vient à personne l'idée d'en rire, de près ni de loin. Ainsi sont Buffet de l'Asge et Laurençon de Laleuf. Mais Mougnaud de Redondessagne, qui est plus riche que ces deux réunis, demeure *ce pauvre Lili*.

C'est dans ces années-là, celles de sa richesse impotente, que je le connais. Et c'est bien sûr au travail, peut-être sur cette moissonneuse bleu de ciel archaïque qu'il conservera longtemps, et qui à l'époque est flambant neuve. Je peux avoir dix ou douze ans, je suis avec mon grand-père qui m'a conduit aux Cards un jour de juillet. Nous sommes, Félix et moi, à deux pas de la maison près de l'ancienne porcherie, sous le soleil. On voit venir de loin les œuvres hautes de la moissonneuse, on entend le bruit épouvantable que transporte avec elle cette masse bleu ciel, comme une arche peinte qui tanguer triomphalement au-dessus des coudriers du chemin ; et comme le chemin est étroit, les coudriers que son passage bouscule semblent être agités d'un grand vent. On ne voit pas les œuvres basses ni le conducteur. Il attaque le petit tournant sec qui monte raide derrière la porcherie ; c'est plus étroit encore, il faut manœuvrer, les vitesses craquent, l'exultante ferraille bleue couche les coudriers, tourne enfin dans un bondissement de feuillages et le voici en plein. Lili apparaît. Il est là-haut sur le bloc d'azur, bleu lui aussi mais du bleu moins ardent du bleu de chauffe, derrière le petit garde-fou de pilotage qui dans ces modèles est latéral, sur la gauche de l'engin si ma mémoire est bonne, juste au-dessus de nous. Il nous voit. Il tire le frein à main, il bondit de cet engin biblique qui augmente sa taille de cinquante coudées ; il n'a pas coupé le moteur et il faut se faire



entendre sous l'épouvantable ronron. Il s'égosille donc un peu. Je ne sais ce qu'il dit à mon grand-père mais le voilà parlant, c'est-à-dire jetant de brefs chapelets de mots avec une ferveur étrange, qui est peut-être de la hâte, peut-être de la peur ou de l'exaltation, ou tout cela ensemble. J'ai reconnu tout à l'heure la silhouette haute et efflanquée des on-dit, la fragilité extrême, le nez long, l'œil très bleu et rond qui vous fixe bien ; et de même je reconnais dans ses paroles, sous ses paroles plutôt, comme si elle était l'inlassable moule sur lequel il forge chacune de ses phrases, je reconnais la petite ritournelle de prière et de rejet que ma mère m'a dite : *Mère, laisse-moi.*

Je suis tout à la passion de le regarder et de l'entendre, de l'ajuster à sa réputation, et pendant un moment il y a quelque chose dont je ne m'avise pas – c'est que Félix, tout en donnant la réplique, ne cesse de sourire d'un air non pas tout à fait condescendant, mais supérieur tout de même. Et aussitôt je ne vois rien là d'étonnant. En effet, quoiqu'il soit,

Lili, le paysan riche, et que mon grand-père soit le paysan ruiné, c'est Lili qui danse autour de l'autre, quête approbation et conseil, implore on ne sait quel aval ou un adoubement.

C'est Lili qui danse. Il est descendu de ce piédestal qui lui donnait si beau rôle, cette bagatelle monstre qui vaut plus cher que la maison des Cards avec toutes ses dépendances, et qui n'est plus maintenant qu'un incommode raffut au milieu du chemin ; et délicat, fervent, comme inquiet, égosillé là-dessous, il demande si c'est en blé qu'il faut ensemer telle parcelle que Félix connaît *mieux que lui* ; il demande si les bruyères de Laurençon qu'il vient d'acheter sur la pente ouest valent la peine d'être dépierrées ; c'est tout juste s'il ne s'inquiète pas de savoir si l'épi du seigle est plus barbu que celui du froment ; tel qu'il est parti il pourrait aussi bien demander à Félix, qui en est resté à peu près à l'âge des faucilles, de lui montrer comment on abaisse l'arbre de coupe d'une moissonneuse : et à tout cela mon grand-père épau-noui fait des réponses de Normand – de suzerain



normand. Il n'y va pas de la vanité de mon grand-père, qui reconnaissait volontiers chez autrui une supériorité, qui même je crois aimait la reconnaître : non, c'est qu'Élie Mougnaud, qui ne touche pas les bénéfices de sa richesse, qui en somme ne sait pas qu'il est riche, est bien le pauvre Lili en effet.

Il est pressé comme je l'ai toujours vu, à la fois délicat et brusque – comme un chien peut-être qui est venu un peu sous votre main parce que c'est le rite, soudain rompt le contact et s'en va d'un trait. Le voilà remonté sur sa machine. De là-haut il crie encore quelque chose, qui a l'air crucial comme tout ce qu'il dit, un jappement en forme de question. On ne le comprend pas. C'est peut-être notre pardon qu'il veut. Ou alors il demande : *qu'est-ce qu'un homme riche de ses actes ? Qu'est-ce qu'un homme libre ?* Félix en réponse rit ; il crie une blague que je n'entends pas non plus, car le gros tonnerre bleu est reparti, avec sa poussière et ses coudriers dansants.

Et qu'ai-je besoin de mettre en scène tout cela, sous les oripeaux d'un présent d'artifice, avec tout cet appareil de ficelles narratives qui m'augmente moi aussi de cinquante coudées ? Je vais descendre de cette moissonneuse. Je ne sais pas si je compris la moindre chose cette première fois, avec moissonneuse ou pas ; mais ce qui n'était pas bien difficile à comprendre et qu'un jour ou l'autre chacun comprenait, c'est qu'Élie Mougnaud, à son ascension et à sa réussite évidentes, ne prenait pas le moindre plaisir ; son triomphe avait le goût de l'échec ; son travail comme celui d'Hercule semblait vain et commandité par des puissances mornes, indifférentes. Il ne parlait qu'à ces puissances, vers elles il jappait. Il leur disait peut-être : lâchez-moi. Devoir, laissez-moi ; ambition et richesse, et vous œuvres vaines, laissez-moi ; laissez-moi, savoir-faire, virtuosité pour rien ; victoire sur les choses et les hommes, laissez-moi. Et toi, plaisir d'être en ce monde, si tu existes, viens.

Bien sûr qu'il y avait de quoi rire : comme on rit d'un eunuque, en somme. Il y avait certes ce travail de for-

cat, les bonds colossaux de Redondessagne à Séjoux, les douze paires de bœufs attelés aux lanternes sur des granits pentus et Lili qu'on entendait courir dans le noir de la première paire à la dernière jappant, aiguillant ; il y eut plus tard ces machines américaines qui faisaient l'économie des lanternes, car elles ont des phares, et l'économie aussi de l'aiguillon et des clameurs, car elles obéissent plus simplement à d'autres injonctions ; il y eut aussi les dix journaliers ahanant en chœur sous les étoiles dans la nuit du smig et de la sécurité sociale, et parmi eux Bérénice Mougnaud, sa femme, qui pourtant était plaisante et délicate, mais aux lanternes sous un bleu de chauffe à toucher des bœufs elle n'était pas plus appétissante que les journaliers dont on ne la distinguait que quand elle donnait de la voix, et encore ; il y avait l'enfer des batteuses et puis sans respirer celui des labours. Mais – et alors ? Cela ne prouvait rien d'autre que sa condition de forçat. Le scarabée lui aussi travaille de l'aube au soir à sa chère boulette, quand le soleil se couche c'est une boulette de bouse plus grosse que quand il se lève, et il ne vient à personne l'idée de s'en ébahir ; on s'ébahit à la rigueur des abeilles, qui escamotent leurs dégoûtantes corvées sous le miel d'or. De ses travaux Lili ne produisait pas les signes sans lesquels les travaux n'existent pas : pas d'or dans le regard ou dans le geste ; pas de ces hautes bagatelles dont j'ai parlé, guêtres pour la chasse et chiens de gloriole, king-charles, setters, écharpe bleu blanc rouge ou médailles ; surtout quand il était au pied de ce mur où l'on accroche en quelque sorte les médailles, où on les fait miroiter et valoir, c'est-à-dire en présence d'autrui, alors il s'effondrait, jappait comme un renard pris, multipliait les signes du doute, de l'incompétence, de la sujétion et de la culpabilité – de la pauvreté. Autrui lui pesait sur la nuque d'une main de fer.

**INTERDIT
PLUS DE 30 MIN**



le banquet

du livre de Lagrasse

une librairie, des expositions
des rencontres, des concerts
des ateliers de philosophie
un cinéma en plein air
un atelier vidéo
des soirées littéraires
un journal quotidien

des

plaisirs

du 6 au 16 août 1996



au canal du Languedoc
le village de Lagrasse
dans le pays des cathares
mais le goût du vin
à cet air, la pierre



Télérama

LIVRE

1996

1996

1996

Vendredi 16 août

- Parution du n° 22 de *Corbières matin*, sortie pedestre.
- 9 h :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 11 h :** projection de tous les films produits par l'atelier vidéo
- Café vidéo de l'abbaye, entrée libre
- 15 h 30 :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« L'orme et le platane »,
par Alain Pontoppidan
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Raymond Roussel ».
- 18 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisirs de l'Oulipo »,
avec Paul Fournel et Hervé Le Tellier.
- 21 h 30 :** Grande nuit de la *Tchatche*
avec les Fabulous Trobadors et Claude Marti.



G.J.

Samedi 17 août



- Parution du n° 23 de *Corbières matin*, sortie nature « Pédaler dans la garrigue », une sortie matinale en VTT pour percevoir la nature d'une autre façon. Les Corbières sont certainement un des pays de rêve pour pratiquer cette activité de loisir. Rendez-vous au point d'accueil, circuit facile et possibilité de louer des vélos sur place.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Sade et le plaisir des sens »
par Alain Lercher.
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Marcel Proust ».
- 17 h :** Fête des vignerons du Terroir de Lagrasse. Dégustations, repas, puis bal.
- 18 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisir de la lecture », par Pierre Michon.
- 21 h 30 :** « Cinéma aux étoiles » :
L'Âge des possibles de Pascale Ferran.

Dimanche 18 août

Corbières Matin

Parution du n° 24 de *Corbières matin*,
dernier numéro de la série 96.
sortie pedestre.

9 h :

16 h :

« Rencontres de l'abbaye » :
« Le hêtre et le châtaignier »,
par Robert Bourdu.

17 h :

cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Michel Leiris ».

18 h :

« Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisir des sens, censure »
par Jacques Henric.

22 h :

soirée littéraire : « Florilège sur les plaisirs »,
textes lus par Christiane Cohendy,
Marc Betton et Philippe Morier-Genoud.

Corbières Matin

est le bulletin de l'association
Le Marque-page (régie par la loi de 1901).

Adresse : 11220 Lagrasse ; tél. : (68) 24 05 75.

Directeur de publication :

Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction :

Dominique Blanc, Jean-Pierre Cagnat,
Gilles Luneau, Michèle Planel, Alain Raybaud,
Philippe Rochette, Jean-Claude Zancarini.
Stagiaire : Elsa Brunet.

Illustrations : Jean-Louis Tripp

Corrections : Laure Clément, Francine Andreieff,
et Jean-Michel Piquard

Conception graphique :

Imme Werner

Photo numérique :

Jean-Marc Fabius

Publicité :

Célia Fayeton

Impression sur DocuTech Rank Xerox

à l'école du village :

Roland Defaye, François Gouverneur.
Stagiaire : Jacques Bouygues

Diffusion : *L'Indépendant*.

Corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Rank Xerox et de l'A.O.C. Corbières.





Prix : 50 F en vente à l'accueil et à la librairie

demain

n° 23
samedi 17

Plaisirs de la lecture

Pierre Michon

Alain Lercher

Sade et le plaisir des sens

Un siècle d'écrivains

Marcel Proust

Enfants, adultes

Les ateliers de philosophie

et *L'âge des possibles*, de

Pascale Ferran